



Origine du langage et origine des langues : réflexions sur la permanence et le renouvellement d'un questionnement des Lumières

Par Robert Nicolai

Université de Nice et Institut universitaire de France,
Nice, France

Mai 2006

0. Introduction

On aura constaté depuis quelques années, que la question de « l'origine des langues » et de « l'origine du langage » est revenue au goût du jour en se déplaçant d'un « non-espace » de réflexion linguistique vers un carrefour interdisciplinaire où elle rencontre d'autres problématiques ayant leurs exigences propres. Cela demande réflexion. Il faut ainsi tracer quelques frontières au sein des positions, propositions et conjectures avancées dans ce lieu où s'articulent à la fois des approches comparatives linguistiques, des recherches typologiques, pragmatiques, sociologiques, éthologiques, génétiques et archéologiques. Où se confrontent des propositions conjecturales, des modélisations informatiques et des représentations empiriquement fondées.

Dans ce champ très ouvert il importe non seulement de ne pas mélanger les perspectives de connaissance à propos des deux thématiques indépendantes que sont celle de l'origine du langage et celle de l'origine des langues mais aussi, face au désir latent de connaissance et à l'effort de construction de nouveaux champs disciplinaires, il s'agit de mieux apprécier les « objets de description » et se donner quelques limites pour mieux distinguer le probable du possible puisque, en l'état, les propositions dans ce domaine ne peuvent qu'échapper à la « réfutation » tout en se donnant pour « scientifiques ».

En confrontant l'approche de Ch. De Brosses qui au 18^{ème} siècle développait une étymologie dans laquelle il montrait que nos langues dérivait d'un langage primitif ancré dans nos réflexes physiologiques et une hypothèse récente de ce siècle, comme celle du protolangage de D. Bickerton, on pense contribuer à une réflexion générale sur la façon dont, en raison de sa forte teneur conjecturale, un thème s'inscrit dans la « logique » de la construction des connaissances du moment.

On pense aussi contribuer à cette réflexion générale qui semble parfois manquer en mettant ensuite en regard l'initiative de Süßmilch qui, en marge de ses travaux précurseurs pour la démographie, par une étude quantitative et sans analyse particulière des propriétés générales des langues se proposait de démontrer à partir du lexique « *la convenance de la langue celtique et de celles d'Orient* », et les approches actuelles de l'origine des langues dérivées de la mouvance post-greenbergienne ainsi que leur récupération formaliste. Mais avant, il n'est pas sans intérêt de broser le cadre intellectuel de l'époque.

1. Origine du langage.

Au siècle des Lumières nos repères linguistiques actuels (grammaire comparée, organisation structurale des systèmes...) n'avaient évidemment pas de pertinence. La théorie darwinienne de l'évolution des espèces n'est pas née et ce que l'on pourrait entendre par « évolution des langues » n'a pas été profilé au moule de la reconstruction historique et des contraintes théoriques de l'évolution par division et innovations. Les régularités des lois phonétiques n'ont pas été établies. On ne sait rien de la structure du cerveau. Les théories de la génétique sont encore à naître. L'Homme-Machine est bien évidemment sans rapport avec la recherche computationnelle. L'histoire de la nature a tout juste commencé à livrer ses premiers secrets. La présence des fossiles commence seulement à faire sens pour l'évolution des espèces, mais l'homme n'y trouve pas encore sa place. La paléontologie ne fait que naître.

Par rapport à l'époque présente nous sommes dans un *monde parallèle* : on s'intéresse au « génie des langues » et au « génie des peuples », on réfléchit à ce que peut signifier pour le

langage et pour ceux qui l'utilisent la distinction entre l'ordre libre des mots et l'ordre contraint qui distingue le latin du français ; on suppose que le climat à une incidence sur l'évolution des langues comme sur le comportement des populations. On ne croit plus très fort à la leçon de la Genèse, ou bien on a appris à la relativiser (l'isoler) en sachant distinguer ce qui relève de la leçon du dogme et ce qui relève des lois de la nature. La place de l'homme est toujours au centre des processus explicatifs et l'universalité de la raison est l'un des piliers de la réflexion connaissante. On dispute sur l'origine matérielle ou non de l'esprit humain autant que sur celle de la langue. L'intérêt envers les populations sauvages et barbares et les langues exotiques est grand : on mesure l'écart qui nous sépare d'eux, on lit les relations de voyages mais l'ethnologie et l'anthropologie ne sont pas nées. On cherche à comprendre les mythes et les coutumes¹ étrangers et l'on veut appréhender la part de l'universel et celle de la raison dans ce monde de différences. On ausculte les phénomènes mécaniques et naturels : ils piquent la curiosité de tout le monde savant. La métaphysique reste une référence stable dans l'élaboration de la connaissance. On utilise naturellement des métaphores anthropomorphiques (langue mère, filiation, etc.) ou vitalistes (germe, racine, etc.). Les Académies fonctionnent, les communications se succèdent...

À Paris comme à Berlin l'on discute de tout : de la quadrature du cercle, de la théorie des mouvements des fluides, du minimum de cire des alvéoles des abeilles, du mouvement progressif, du centre de gravité de tout le système solaire, des richesses de Sparte, de l'origine des langues... Les outils retenus pour l'étude des phénomènes relèvent tout autant de la réflexion philosophique et logique que de l'étude empirique et, à l'aune de nos critères, les procédures de description ne distinguent pas toujours nettement dans l'explication entre des arguments introspectifs, des généralisations contestables, des hypothèses spéculatives et des faits objectivés et vérifiés². C'est dans ce contexte intellectuel que nous nous situons : La perspective de Ch. de Brosses, pas plus que celle de Süßmilch que j'aborderai ensuite n'est exempte de ces caractéristiques d'époque.

1.1. La mécanique de Charles de Brosses.

6 mars 1765. Conformément au Règlement de 1723 et ultime démarche de la procédure, le Syndic Le Breton inscrit sur le Registre XVI de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, sous le numéro 42, Vol. 267, le Privilège du Roi accordé le 27 février 1765 au sieur Vincent, Libraire à Paris³ qui depuis bien deux ans déjà, désirait faire imprimer et donner au Public un ouvrage qui avait pour titre, *Traité de la Formation mécanique des Langues et des Principes de l'Étymologie*. Charles De Brosses, Président au Parlement de Bourgogne, vient d'obtenir le droit de publier deux tomes (489 pages et 533 pages) d'un ouvrage dont le manuscrit était déjà largement passé de mains en mains. Il entend montrer la nécessité physiologique de la naissance du langage chez l'homme et la façon dont il va se transformer à travers son usage, jusqu'à masquer l'évidence de cette origine physiologique ; d'où l'intérêt, pour lui, de l'étude étymologique. Il s'intéresse à la question de l'origine des langues non pas pour elle-même mais en tant que témoignage de la formation de la pensée et il pose quelques-unes des questions rhétoriques de son temps :

Y a-t-il eu une langue primitive & qu'elle est-elle ? Où chercher cette langue primitive ? Quelle est cette langue primordiale ? Subsiste-t-elle encore ? Parmi les langages connus entre lesquels on peut le plus vraisemblablement choisir, y en a-t-il un qui par de justes raisons doive obtenir la préférence⁴ ?

Bien sûr, les réponses vont de soi : on ne peut pas penser que la langue primitive n'a pas évolué. Conséquemment on ne peut pas espérer la reconnaître parmi les langues existantes

¹ Dans cet esprit, on pourra lire avec intérêt l'ouvrage « *Du culte des dieux fétiches ou parallèle de l'ancienne Religion de l'Égypte avec la Religion actuelle de la Nigritie* » que De Brosses a publié en 1760.

² Notons que de tout temps, on a compris que les hypothèses contestables et mal fondées ont fait avancer la science, ce qui est une façon d'interpréter la falsifiabilité poppérienne.

³ Le « Privilège du Roi » était l'autorisation à paraître soumise à la censure d'un corps de « censeurs royaux » qui décidaient de l'autorisation. Mais l'on pouvait toujours, à ses risques et périls, publier en Hollande ou ailleurs, comme le fut, par exemple, « *La philosophie de l'Histoire* » publiée à Amsterdam par ce neveu d'un « Feu l'Abbé Bazin », plus connu sous le nom de Voltaire.

⁴ J'ai bien évidemment modernisé l'orthographe dans l'ensemble des citations.

aujourd'hui et l'on ne peut pas non plus songer à remonter jusqu'à elle¹ par le simple jeu de la comparaison des langues existantes. En effet :

[s]i l'on supposait que la langue quelconque [...] que l'on croira devoir mériter la préférence, était encore restée dans les premiers principes de l'opération de la nature tels qu'ils sont partout [...] on pourrait peut-être espérer de réussir dans une telle recherche. Mais dès lors sans doute, elle était déjà fort chargée d'altérations, de dérivations & d'ornements. C'est-à-dire que les premiers principes y seraient déjà très difficiles à reconnaître, & les germes de la nature fort dépravés. N'est-ce donc pas une chimère que de croire [...] qu'à force d'examen & de comparaisons des langues actuelles, on puisse les ramener toutes à la seule langue primitive que les hommes parlaient avant le déluge. Outre que d'autres langues primitives ont pu se former par l'abandon de quelques enfants dans les déserts, assez naturel à supposer au milieu de tant d'émigrations qui ont suivi de près le déluge, l'intervalle de tant de siècles a tellement travaillé sur les langues, & les a dénaturées de cette primitive à tel point, que ce serait un projet absurde que de prétendre les y ramener.

Il lui faut donc procéder autrement. L'objet « langue primitive », certes, est inatteignable mais cependant par une réflexion appropriée l'on peut espérer appréhender sa trace dans les langues du monde. On va donc changer le plan de la recherche en essayant non plus de « retrouver » la langue primitive mais, à travers une *expérience de pensée*, tenter de saisir la façon dont elle a pu se former et ce par quoi elle a pu se manifester.

Nous voici devant un premier « programme de recherche » à visée « cognitive » – dirait-on peut-être dans le langage d'aujourd'hui – qui demande que l'on imagine ce moment particulier de la naissance du langage où l'homme va commencer à être ce pourquoi on le tient. Nous sommes dans la conjecture :

[r]amenons... la chose à ses premiers principes : considérons-là en elle-même seulement comme si elle en était à son origine. Supposons même pour un moment l'étrange hypothèse de quelques anciens philosophes, qui prétendaient que l'homme des premiers temps de l'humanité vivait isolé dans les bois à la manière des brutes, sans savoir encore faire un usage utile de sa faculté de parler ; & que ce ne fut que petit à petit & par développement qu'il commença d'inventer & de dresser les signes de la parole...

À partir de là, deux directions :

- l'une qui, du constat de la nature physiologique des organes utilisés pour la phonation, conduit à l'élaboration d'une certaine phonétique articulatoire : « *Voyons abstraction faite des langages usités sur la terre comment il en peut éclore un du premier germe des organes, et de la faculté naturelle donnée à l'homme d'en varier les articulations* » ;
- l'autre qui tente saisir de la fonctionnalité de cette voix physique pour manifester les sensations et sentiments humains élémentaires de l'individu à travers la création des premiers signes : « *cherchons à présent à saisir l'instant où les premiers mots naissent des premières sensations. Voyons nos sentiments & nos premières perceptions créer par l'organe de la voix leurs signes représentatifs, tels qu'ils peuvent convenir aux choses signifiées, & autant qu'il est possible à la voix d'effectuer cette convenance, selon ses facultés naturelles* ». Et là, portant son attention au premier apprentissage du langage par les enfants, De Brosses se proposera d'identifier les premières causes qui « *excitent la voix humaine à faire usage de ses facultés* » : les sentiments ou les sensations intérieures et pas les objets extérieurs. Là où la voix « fait sens ».

1.1.1. Approche physique des mots et ordres phonétiques.

À la première étape, son étude phonétique le conduira à :

poser pour principe que dans tous les langages de l'univers, dans toutes les formes quelconques de prononcer, il n'y a qu'une voyelle², « que six consonnes correspondantes à autant d'organes servant à la parole ». [...] « Chaque organe qui est dans la bouche a sa figure et son mouvement propre formant une lettre qui lui est particulière : il y a autant de lettres ou consonnes que d'organe : & il n'y en a pas plus. Ce sont 1. les lèvres. 2. la gorge. 3. les dents. 4. le palais. 5. la langue. Il y en a un sixième, à savoir, le nez, qui doit être regardé comme un second tuyau à l'instrument ».

¹ Parler de « reconstruction » serait un anachronisme ici.

² Je n'épiloguerai pas sur cette analyse qui fait la part belle aux consonnes parce que ce n'est pas l'objectif. Tout en soulignant qu'elle est évidemment « en phase » avec les modes de représentation des langues sémitiques que cet érudit de De Brosses connaissait.

La multiplication des consonnes est alors analysée comme l'effet du mouvement plus fort ou plus faible dans chaque organe, pris comme référence d'une classe naturelle articulatoire et ses résultats l'amènent à élaborer un outil spécifique : *l'alphabet organique & universel* composé d'une voyelle et de six consonnes. En transcrivant les mots des langues dans cet alphabet l'on fait apparaître les rapports phonétiques qui restaient cachés et l'on perçoit l'unité sous la différence introduite par les contingences de l'évolution et les écarts des hommes. Nous avons donc affaire ici non pas à l'élaboration d'une simple représentation des connaissances mais à la construction d'un outil pratique dont la fonction est de mettre en évidence les points d'articulation consonantiques que manifestent les mots (ainsi les sons *p, b, f, v, m*, par exemple, renvoient à un même procès articulatoire qui souligne la pertinence de l'organe des lèvres ; ils seront représentés par un même symbole). L'intérêt heuristique qu'il y trouve se conçoit dans un contexte de description où la systématisme des recherches comparatives n'est pas encore retenue et où la notion de structure d'une langue n'a pas encore de sens bien précis. Ainsi qu'il le montre, il lui suffit de transcrire les mots des langues dans cet alphabet organique pour faire apparaître des rapports qui, sans cela, restaient cachés.

Pour la deuxième étape, l'approche physique des mots lui fera reconnaître une organisation en six ordres qualitativement distingués. Tous liés à la sphère physiologique à l'intérieur de laquelle l'homme évolue nécessairement dans ses mouvements les plus primordiaux. Les voici :

- *Premier ordre* : les interjections qui expriment le sentiment. En effet :

les interjections sont courtes : elles partent du mouvement machinal & tiennent partout à la langue primitive. Ce ne sont pas des mots mais quelque chose de plus, puisqu'elles expriment le sentiment qu'on a d'une chose ; & que par une simple voix prompte, par un seul coup d'organe elles peignent la manière dont on s'en trouve intérieurement affecté.

À partir de cette base la plus physique de la manifestation de la voix une première typologie des « *rapports généraux entre certains sentiments et certains organes* » peut être dégagée.

- *Deuxième ordre* : les mots nécessaires nés de la conformation de l'organe indépendamment de toute convention (les racines labiales, les mots enfantins).

Suivons les premières manifestations de la voix humaine par l'examen des enfants au berceau. Tous en quelque pays que ce soit ayant pour premier mouvement plus facile d'ouvrir la bouche et de remuer les lèvres, forment la voix pleine et articulent la lettre labiale. [...] Les mots Baba, Papa, Mama, [...] sont des racines primordiales nées de la nature humaine, & dont la naissance est une conséquence absolue de cette vérité physique, l'homme parle.

- *Troisième ordre* : les mots presque nécessaires : les noms donnés aux organes de la parole, tirés de l'inflexion même de l'organe (cf. Gorge, Langue, Dent, Bouche).

Mais puisqu'il existe des mots nécessaires dont la structure est absolument liée aux idées de l'âme et à tout le système de l'organisation humaine ; puisque ces mots sont les premiers et les plus originaux, n'est-il pas raisonnable de penser qu'à mesure que l'organe se développe, le même progrès mécanique a sa continuation, quoique plus difficile sans doute à discerner lorsqu'elle s'éloigne et s'étend ? N'est-il pas juste de suivre la route tracée par la nature dans la recherche de l'origine des noms imposés aux choses, & dans l'examen de la naissance des racines de la langue primitive ? [...] L'homme forme volontiers les noms qu'il donne à chaque organe de sa parole sur le caractère ou l'inflexion propre à cet organe...

- *Quatrième ordre* : les mots qui tiennent au physique de l'objet : les onomatopées. On abandonne là l'expression du corps, mais on se sert de ses capacités pour imiter les objets du monde.

L'homme est par nature porté à l'imitation : on le remarque de la manière la plus frappante dans la formation des mots. S'il faut imposer un nom à un objet inconnu, & que cet objet agisse sur le sens de l'ouïe dont le rapport est immédiat avec l'organe de la parole, pour former le nom de cet objet l'homme n'hésite, ne réfléchit, ni ne compare ; il imite avec sa voix le bruit qui a frappé son oreille, & le son qui en résulte est le nom donné à la chose.

[...] Tous les mots de ce genre peuvent donc être regardés comme nécessaires ; leur formation étant purement mécanique & absolument liée au physique des choses, sans que l'arbitraire y ait aucune part ; quoique les hommes puissent d'ailleurs donner à leur guise d'autres noms à ces mêmes choses.

- *Cinquième ordre* : les mots consacrés par la nature à l'expression de certaines modalités des êtres (cf. ST « stabilité », SC « profondeur, creux », FL « liquidité »). Sans doute que la problématique générale et toujours mal cernée du symbolisme phonétique se dessine ici¹.

Toutes les observations ci-dessus prouvent qu'il y a des figures de mots, des caractéristiques de sons liés à l'existence des sensations intérieures ; qu'il y en a de liés à l'existence des objets extérieurs [...]. D'autres observations paraissent nous montrer qu'il y en a aussi de liées à certaines modalités des êtres ; sans qu'il soit possible de démêler nettement le principe de cette liaison entre des choses où l'on n'aperçoit aucun rapport [...] Par exemple, pourquoi la fermeté et la fixité sont-elles le plus souvent définies par le caractère St ? [...] comme pour désigner le creux & la cavité on emploie le K ou le G, ou lettre de gorge, le plus creux & le plus cave des six organes. [...] De même FL, caractère liquide est affecté aux fluides, soit ignée, soit aquatique, soit aérien.

- *Sixième ordre* : les accents qui servent d'appendice au Premier ordre.

Les accents sont une espèce de chant joint à la parole [...] Ils lui donnent une vie et une activité plus grande. Ils sont de la langue primitive, étant chez les hommes l'expression pure et première de la nature : ils y forment un sixième ordre de sons primitifs ; ou pour mieux dire, n'étant pas des mots, ils doivent être joints au premier ordre qui est celui des interjections ; car ils sont comme elles l'expression du sentiment intérieur.

Comme le souligne De Brosses cette stratification est une hiérarchie. Au premier niveau de leur expression les « sensations intérieures » sont tout simplement expectorées. Dans un deuxième temps logique – et lorsque c'est possible – l'homme imite par l'onomatopée auditive autant que par des procédés de synesthésie dynamique ce à quoi il se trouve confronté dans le monde. Dans un dernier temps enfin ce donné vocal initial sera modulé et développé dans un processus de construction sémiotique global. L'émergence du langage ne semble donc pas être fondée sur le préalable d'une pressante fonction de communication sociale et d'échange d'information. Autrement dit, pour lui ce n'est pas de la nécessité d'un besoin de communication sociale que le langage naît, même si c'est grâce à elle qu'il se développe ensuite ; c'est tout simplement de l'expression naturelle physique – contrainte et nécessaire – du rapport de l'homme au monde. Le seul présupposé est probablement, qu'à la différence de beaucoup d'autres espèces il se trouve que l'homme est un être bruyant. Ce qu'il montre généralement dès l'instant de sa naissance dans la « primalité » de son cri.

Sa systématisation en six ordres de ce qu'il identifie comme des primitifs et des radicaux en rapport avec la dénomination va lui ouvrir la possibilité d'analyser le domaine des données lexicales des langues en l'appréhendant non plus comme une totalité non structurée et plus ou moins floue, mais à travers une classification et une organisation susceptible d'être fonctionnalisée comme critère dans son projet de description. Pour lui, les mots des langues ainsi formés en rapport avec ces six ordres « *sont véritablement primitifs et radicaux. Il n'y a aucune langue ancienne ou moderne qui n'en possède plusieurs, lesquels ont des dérivés dans d'autres langues voisines. C'est en rassemblant de chaque langue tous les mots ainsi formés qu'on aurait une langue véritablement primitive...* ». Mais attention ! Cela ne conduit pas pour autant à la construction de cette langue. Nous avons seulement réussi par l'analyse intellectuelle, à dégager des critères qui nous permettent de reconnaître dans le lexique, par des opérations immédiates ou médiatees, ce qui peut *raisonnablement* être référé à des racines et des radicaux primitifs, eux-mêmes dérivés des *germes* que sont les six ordres qui viennent d'être inventoriés. *Germes* et *racines* qui *in fine* fonctionnent comme des *clefs* au sens où un caractère chinois est une clef de ce qu'il représente dans les différents dialectes de cette langue. Ainsi « *nous aurions, par abstraction, une langue primitive que personne ne parlerait, ni n'aurait jamais parlé, du moins dans tout son contenu, quoique tout le monde en ait en soi tous les germes primitifs* ». Puis, bien évidemment, à partir de cette *première fabrique des mots nécessaires* une ébauche de système de dérivation va se mettre en place, lequel opacifiera finalement la nécessité de la relation initiale.

La langue primitive est donc lisible et identifiable dans tous les états des langues du monde mais elle ne saurait être « reconstructible » au sens d'une tradition comparative

¹ Cf. Peterfalvi (1970) pour une version psycholinguistique, Guiraud (1967) pour une version structuraliste, Fonagy (1992) pour une version cognitivo-phonétique.

historique – qui n'est d'ailleurs pas encore née. Elle a pour particularité d'être toujours là, toujours présente, toujours active, matrice de création potentielle actualisée continûment dans toute étape de formation du langage comme dans toute instance de profération de mots. La perspective étymologique de l'auteur ne doit pas tromper, qui avec plus ou moins de bonheur en passe par la collation et l'étude méticuleuse de tous les mots des langues disponibles dont il a connaissance – et de ce point de vue il est très érudit. Nous sommes loin ici de la positivité d'une étude diachronique¹ élémentaire et l'étymologie n'a pas pour but de retrouver quelque langue originelle que ce soit mais plutôt de fournir des éléments de méthode pour aider à comprendre comment, dans la nécessité et dans la contingence, l'homme a agi et transformé le langage et les mots de ses langues.

1.1.2. Formes primitives, arbitraire et social de la langue

La reconnaissance de ces six ordres est essentielle, mais on se doute bien qu'ils ne permettent pas de couvrir toutes les nécessités de la dénomination élémentaire car il existe beaucoup de réalités à nommer dans le monde qui sont perceptibles par la vue sans mettre en jeu le sens de l'ouïe. Comment les nommera-t-on ? Cela est une nouvelle étape et passera par des opérations mentales de comparaison et d'approximation appliquées sur les mots disponibles : l'homme « *saisit mécaniquement l'objet visible par la face ou la qualité apparente qui lui donne le plus de jeu pour en former le nom par comparaison ou par approximation avec d'autres mots naturels déjà faits. Il y a de l'arbitraire à la vérité dans cette méthode ; cependant la nature, à ce qu'il semble ; n'en souffre que le moins qu'elle peut* ». Autrement dit sa reconnaissance implicite de l'existence d'une stratification temporelle dans la dynamique de l'émergence du langage lui permet de comprendre les développements subséquents en pensant à la fois la création des mots à partir des dérivations ultérieures par rapport à un système primitif limité, et la structuration lexicale par des procès de comparaison et d'approximation pour étendre le processus de la dénomination à toutes les parties du lexique qui n'auraient pu être mises directement en relation avec l'organe de l'ouïe.

Finalement on retiendra :

- que la langue primitive aura donné les *racines* des termes habituels qui servent à exprimer nos idées ou à dénommer les objets qui tombent sous nos sens et que rien en ce domaine n'est arbitraire. Tout est déterminé par les contraintes et les caractéristiques de la physiologie humaine et de la réalité physique du monde ;
- que l'homme parle pour faire connaître à un autre homme ce qui est en lui ou ce qui est hors de lui. Soit donc ce qu'il *sent*, ce qu'il *perçoit* ou ce qu'il *a perçu*. Mais que le mouvement de « faire connaître » n'implique pas nécessairement un irrépressible désir préalable d'une communication sociale : mes pleurs font connaître ma douleur et son intensité, je peux désirer la manifester, la faire partager, voire l'imposer au monde qui m'entoure mais au départ, ils ne sont pas nécessairement instrumentalisés en « signes ». Même si plus tard je saurais jouer la douleur à toutes fins utiles. Même si plus tard encore je saurais par comparaison me servir de ces signes pour renvoyer à d'autres réalités : il n'y a même aucune assurance qu'il y ait à l'œuvre à ces stades ultérieurs supposés la manifestation d'un quelconque processus de sémiotisation².

En ce qui concerne les *causes* de l'imposition des noms, De Brosses distinguera entre les *causes immédiates*, celles qui sont rapportées à la peinture ou à l'imitation de la chose à nommer et qui conduisent au langage primitif qui vient d'être présenté, et les *causes médiate*s qui se manifestent par la dérivation de mots déjà existants et qui sont une élaboration subséquente sur ce langage primitif qui, tout en développant le plan du langage contribue à brouiller l'identification des racines premières. Finalement il déduira de cette dynamique l'existence préalable de trois qualités : *la volonté, l'intelligence et la mémoire*, sans lesquelles le développement de ces pratiques en langage n'auraient pu être possible. Les opérations de *comparaison* et d'*approximation* permettent d'élargir le champ de la dénomination, celles de *dérivation* des formes qui le structurent et le transforment demandent ces qualités préalables tout en

¹ L'analogie avec les recherches de P. Guiraud et de tous ceux qui se sont intéressés aux questions de motivation du lexique est ici évidente. Je ne la développerai pourtant pas afin de ne pas risquer de trop sortir du thème.

² Cf. Nicolai (sous presse) pour des remarques sur les processus de sémiotisation.

laissant indéterminée l'appréciation du seuil qualitatif où se fera – parce qu'il se fait aussi – le passage aux signes établis et fonctionnalisés dans leur arbitraire. Mais ce seuil a-t-il une signification hors d'une théorie particulière ?

Cependant cette approche à la fois phonétique, conjecturale et empirique – dans la mesure où De Brosses trouve dans l'examen des mots des langues réelles les justifications de son propos qui « *a permis de reconnaître certains principes mécaniques et nécessaires de la formation du langage, conformes à la construction organique de l'instrument vocal tel qu'il est donné à l'homme par la nature* » – reste insuffisante pour rendre compte de la réalité des langues. De cette langue primitive qui vient à naître aux langues dans l'enfance, aux langues adolescentes, adultes¹, élaborées dans leur génie, puis en déclin le cheminement est long. Comme il l'a suggéré, les causalités physiques finissent par s'estomper dans le même temps que la syntaxe se formera et que les normes se constitueront dans la pratique linguistique de l'homme « être social ». Toutefois l'étude du développement syntaxique n'est pas l'affaire de De Brosses.

Une deuxième expérience de pensée, très « dix-huitièmiste », va alors être proposée qui rend la langue au social. C'est sur elle qu'il fonde le véritable développement du langage, avec ses fonctions de communication ordinaire, de grégarité et de support au développement de la pensée.

« *Supposons qu'un certain nombre d'enfants ont dès leur bas âge été abandonnés loin de tout commerce humain dans un climat désert, où ils ont trouvé le secret de se conserver jusqu'à l'âge adulte* ». Le cadre de l'expérience est présenté il ne reste plus qu'à « étudier » ce qui se passe ; l'hypothèse à vérifier étant « *qu'une troupe d'enfants, supposés mis ensemble, & abandonnés à la nature, se fera pour elle-même une langue propre & primitive, qui dans la suite par le développement et l'extension des idées sera sujette à son progrès & à ses variations* ». Et De Brosses avance que « *sans que l'expérience nous ait distinctement montré ce qu'il en serait, on peut assurer que les choses arriveraient ainsi, aussi hardiment qu'on assurera que ces enfants marcheraient ; puisque l'un est ainsi une suite naturelle de leur constitution primitive* ».

Il argumente :

Voyez ensemble trois ou quatre petits enfants instruits dans la langue vulgaire ; vous ne les entendez pas : cependant ils s'entendent à merveille entre-eux ; ils se sont déjà fait un petit jargon [...]. Que l'on suppose un homme vivant seul dès son enfance, & absolument isolé de toute société, il ne fera pas, ou il ne fera que très peu d'usage de sa faculté de parler. Elle ne sert qu'à communiquer ces idées à autrui [...]. Le commerce avec les hommes donne occasion non seulement de parler pendant la conversation présente, mais encore de réfléchir sur les conversations passées, & de préparer celles à venir. Dans l'hypothèse ci-dessus qui prend les choses au premier pas où il soit possible de les considérer, il n'y a point de langage qu'on puisse appeler discours, mais une espèce de vagissement presque inarticulé qui forme néanmoins quelques mots sans suite. Mais supposons deux ou plusieurs enfants mis ensemble ; alors le naturel, le besoin, l'habitude mettent en jeu les facultés. Chacun profite des inventions de l'autre, & les accroît en continuant d'opérer sur ce premier fond [...]. La puissance physique qui manque aux animaux pour faire certains progrès ne manquant pas à nos enfants, ce petit germe poussera de profondes racines, & jettera un jour des branches infinies sur le plan donné par la nature.

Parallèlement, la généralisation de la caractéristique *arbitraire* qui fait passer ce langage naissant et/ou primitif aux langues constituées dans la *motivation* est perçue comme la conséquence naturelle de son utilisation tout en retenant aussi que, dès son état premier, l'arbitraire en tant que possible n'est jamais exclu dans la fabrication des mots. Ce ne serait donc que par un procès de réduction particulièrement illégitime que l'on rendrait compte de sa perspective à travers les œillères de l'aporie scolastique d'une dichotomie « arbitraire *versus* motivé ».

1.2. Le protolangage de Dereck Bickerton

Un siècle après De Brosses la grammaire comparée développe son cadre méthodologique nouveau et s'attache à des études empiriques concernant le domaine des langues indo-européennes ; corrélativement, se ferme la porte aux approches conjecturales sur l'origine des langues.

¹ Terminologie d'époque, naturellement.

Un siècle de plus encore et les chemins de la grammaire comparée sont non seulement tracés, balisés et scellés mais jugés « dépassés » par certains. La fin du 20^{ème} siècle voit ressurgir le questionnement ancien sur l'origine des langues et du langage ; la parenthèse structuraliste est close, le générativisme linguistique a implosé ; les questionnements cognitivistes ont émergé. Et c'est ainsi que de la part de certains responsables éditoriaux des numéros spéciaux de revue sont orientés sur ce thème, que de la part de certains responsables des politiques de recherche du moment des initiatives d'appels d'offre¹ ont été lancées qui, entre autres choses, ambitionn(ai)ent de croiser les recherches linguistiques, anthropologiques, biologiques, paléanthropologiques, archéologiques mais aussi et surtout les neurosciences, la génétique moléculaire et la génétique des populations.

Aujourd'hui, la question de l'émergence du langage est considérée comme relevant d'une étude complexe qui concerne l'évolution des hominidés dans l'ensemble des dimensions qui ont conduit à *Homo Sapiens*, laquelle est ainsi référée à une échelle temporelle dont la pertinence se définit à la mesure des procès de spéciation dont la paléontologie nous suggère les étapes et la durée. C'est une problématique médiatisée et à la mode : on trouve sur Internet un nombre indéterminé de pages dédiées à ce sujet, rédigées pour tous les niveaux de culture et tout particulièrement pour une vulgarisation rapide et enthousiaste (!).

C'est une problématique ouverte : elle en appelle à plusieurs disciplines et la linguistique dont on pourrait penser qu'elle retrouve là un de ses terrains légitimes, finalement, n'est probablement pas la plus pertinente dans l'affaire. Les théories de l'évolution, (néo)darwinienne en général, la biologie, les neurosciences ainsi que la paléontologie délimitent et dominent le domaine et l'on conçoit que dans un champ aussi vaste l'on atteigne très vite les limites de son incompetence² car l'on n'a pas toujours la maîtrise de ce que l'on pense qu'il faudrait savoir. Au sein d'une telle conjoncture interdisciplinaire l'on est en effet très souvent dépendant et conduit à accepter comme allant de soi des propositions dont, par méconnaissance de la culture disciplinaire qui les a fait naître, l'on évalue mal la fragilité/validité³, sauf à réellement travailler en collaboration. Et même dans ce cas la collaboration ne signifie pas pour autant une (volonté de) compréhension suffisante des arrière-plans théoriques respectifs qui vont se croiser dans la recherche partagée. Alors que cette compréhension est le *sine qua non* du renouvellement de la problématique. C'est donc en partant de la charge métaphorique de « mots » et de leur stabilisation en tant qu' « essences nominales » au sens de Locke que le plus souvent des cristallisations se feront (attracteurs, complexité, chaos, catastrophes, etc.), et que des dynamiques d'idées se diffuseront⁴.

Ceci reconnu et en choisissant de se placer du côté des linguistes, une perspective parmi les plus intéressantes⁵ est sans doute celle ouverte depuis quinze ans par Bickerton (1990, 1995, 2000). S'intéressant à la question de l'émergence du langage il considérera quelques

¹ Cf. la thématique d'un appel d'offre récent à l'initiative du CNRS « *Origine de l'homme, du langage et des langues* », repris ultérieurement dans le cadre des actions de l'ESF (Eurocores Programme : *The Origin of Man, Language and Languages* (OMLL), <http://www.esf.org/eurocores/>). Les références ici retenues : Renfrew pour l'archéologie ; Greenberg, puis Ruhlen pour la linguistique et Cavalli-Sforza pour la génétique des populations sont censées ouvrir la voie (Cf. *la « nouvelle synthèse » de Colin Renfrew*). Quatre « axes thématiques » ont été proposés et financés : (1) langues et gènes ; (2) langage et archéologie/paléontologie ; (3) langage et esprit/cerveau ; (4) langage et société. Ce type d'initiative montre sans beaucoup d'ambiguïté le type de liberté, le type de contrainte et le type de direction qui s'actualise aujourd'hui dans la communauté des chercheurs.

² Et c'est bien ce que souligne Bickerton (2001, p. 581) qui fait ce commentaire dans le compte rendu de deux ouvrages récents : « *The ideal scholar in this field should combine a professional training in linguistics, paleoanthropology, evolutionary biology, neurology, psychology and primatology, at the very least. But human life is finite and too short, so the best one can hope for is that researchers should combine a thorough grounding in at least one of these disciplines with a fairly extensive knowledge of, or at least respect for, all the others. Alas, few if any meet even this standard. And the problem is not so much a defect of intellect or knowledge as one of attitude* ».

³ La vulgarisation simplifiée et répétitive par Internet interposé est-elle un moyen de résoudre ce problème structurel ?

⁴ Bien évidemment on peut remplacer cette remarque volontairement « datée » par une remarque équivalente fondée sur les observations de la sociologie de la science.

⁵ L'une des plus primées au *Hit-Parade* médiatique d'Internet.

unes des situations limites de son emploi et de son apprentissage. Tout particulièrement les quatre suivantes :

- le développement des capacités grammaticales dans les premiers stades de l'apprentissage chez l'enfant (avant deux ans),
- les tentatives d'enseignement du langage aux grands singes qui peuvent apprendre après entraînement un certain nombre d'associations entre signes et catégories et s'en servir ensuite (le bonobo Kanzi),
- les exemples d'apprentissage tardif du langage (cas de la fillette Genie),
- l'émergence des pidgins.

C'est en référence à ces situations limites qu'il a développé l'hypothèse¹ que le langage tel que nous le connaissons aujourd'hui a dû être précédé par un *protolangage* donné pour fonctionnel dans son monde dont des traces fossiles perdurent dans le langage actuel². Ce *protolangage* aurait été le mode de communication normal de *Homo Erectus*, il y a quelques 200 000 ans.

Cela ouvre à une réflexion spéculative sur deux plans :

1. Que peut-on supposer des conditions corrélatives de l'émergence de ce protolangage compte tenu de ce que l'on sait et/ou croit savoir aujourd'hui de l'évolution des espèces de primates et des théories actuelles de l'évolution ?
2. Quelle devait être la nature « communicationnelle³ » de ce protolangage et en quoi est-il censé se distinguer du langage humain actuel ? La différence est-elle qualitative ou quantitative ?

Et dans ce domaine, aujourd'hui pas plus qu'au 18^{ème} siècle, les propositions de réponse ne peuvent pas faire autrement que passer par l'élaboration d'expériences de pensée. Elles sont seulement réactualisées et étalonnées aux théories de l'évolution actuellement retenues.

1.2.1. Question d'émergence

Plusieurs questionnements donc. Par exemple : puisque le langage, ou même une forme un peu élaborée d'un protolangage semble n'avoir jamais existé que dans notre espèce, lesquelles parmi nos caractéristiques humaines sont susceptibles d'être mises en rapport avec ce développement spécifique ? Est-ce le développement d'une « intelligence sociale » que certains voient comme la condition d'émergence du langage au sein de l'espèce qui doit être considéré comme le déclencheur de cette capacité particulière ou bien cette « intelligence sociale » n'a-t-elle tout simplement fait que profiter du déclenchement du langage pour se développer ? Dans quelle mesure cette capacité de protolangage que nous avons dû posséder (*versus* que nous possédons toujours mais n'utilisons plus que dans les situations limites dont les cas présentés ci-dessus sont donnés comme des exemples prototypiques) a-t-elle été un facteur déterminant dans le processus de la sélection des espèces qui a conduit à la stabilisation de *Homo Sapiens* ?

On le voit, en rapport avec la théorie de l'évolution ces questions sont de « grandes questions » qui débordent largement les recherches sur les langues c'est pourquoi, compte tenu du niveau de nos connaissances, les réponses apportées restent hautement spéculatives. Nous voici loin des pratiques laboratoires et de la collation des données empiriques, ramené à construire des « expériences typiques » dont on assurera la *raisonnabilité*⁴ par rapport aux postulats et aux modèles théoriques du moment. À titre d'exemple voici l'une de ces expériences spécialement construite pour argumenter dans la discussion sur la place à donner

¹ Après avoir proposé l'hypothèse du « bioprogramme » au tout début des années '80.

² Comme c'est généralement le cas dans l'évolution des espèces.

³ Le terme « linguistique » ici serait un abus de langage.

⁴ On ne parlera pas de « vraisemblance » car on n'étalonne ce que l'on construit à aucune « réalité » ni à aucune « vérité » : c'est pourquoi je préfère le néologisme « *raisonnabilité* » qui étalonne ce que l'on construit tout simplement à ce que l'on croit qu'il est « *acceptable/raisonnable* » de tenir pour « *acceptable* » sur une base essentiellement discursive. Comme tous les êtres « raisonnables » aussi bien Bickerton que De Brosses emploieront le terme « *raisonnable* » pour justifier certaines hypothèses de leurs expériences de pensée.

à l'intelligence sociale dans son lien à l'émergence du langage. Par rapport à notre rationalité contemporaine et au cadre d'analyse que l'on s'est donné, elle décrit, explicite et analyse les comportements que l'on doit prêter à nos petits ancêtres d'il y a plus de 200 000 ans :

[...] Now suppose the group has just found a store of honey and is exploiting it, getting stung in the process. One member happens to look up and sees vultures circling just above the horizon. There's dead meat there, maybe some dead megafauna that would feed the group for days. He jumps up and down, pointing. They're too busy with the bees and the honey to take any notice. What's the advantage to him if he can get their attention ? If he's right, and they make a big food find, he'll be a hero, the others will look up to him, his status in the pecking order (and his access to mates) will be substantially enhanced. If he does this sort of thing consistently, he may get to be the leader. But how can he make them understand ? If only he had a real word or two, something more specific than follow-me !

Peut-être d'aucuns penseront qu'il doit bien y avoir une intention maligne cachée à reprendre un tel exemple. Peut-être ont-ils raison, peut-être pas. Mais montrer du doigt cette particularité de la réflexion aujourd'hui conduite dans ce domaine n'est pas en soi une stigmatisation négative de la procédure qu'elle met en oeuvre : il est tout simplement *évident* que l'on ne peut / sait guère procéder autrement. Et Bickerton le souligne sans ambiguïté, qui termine son chapitre en précisant que (2000, chapitre 9) :

This chapter is, I know, largely speculative, and may never be proven or disproven. But nobody knows how much we may yet be able to learn about our remote ancestors. If we do learn more, it won't be just a question of amassing facts. We can't do without facts, but facts by themselves, alas, never say enough. All facts are subject to interpretation, and can take on completely different appearances depending on the lens through which they are viewed. Speculation forms a vital component in science ; it helps to interpret facts and to guide future research, but if the research it has guided turns up things that it didn't predict B even things quite incompatible with it B that's par for the course. Provided you don't turn the goal into a religion, you get more out of looking with a goal in mind than out of blind fishing expeditions. Speculation is light luggage, it's easy to junk it and try again.

Mais il importe de le préciser pour, à l'instar de Bickerton, ne pas se tromper sur la fonction, l'intérêt et la valeur de ces outils nécessaires que sont les expériences de pensée¹.

1.2.2. Nature de la protolangue

Quel est donc le rapport du protolangage au langage ? La réponse la moins troublante serait : aucun. Et cela tout simplement parce que dans le cadre darwinien, l'hypothèse retenue est celle d'une *discontinuité* entre les deux : le langage proprement dit (c'est-à-dire le mode de communication caractéristique de *Homo Sapiens*) serait une évolution non-nécessaire² de ce protolangage dont il se distinguerait par des nouveautés cognitivement importantes telles que :

- l'ordre des mots significatif et contraint dans le langage ;
- l'existence d'éléments inexprimés (pronoms nuls) à certains endroits dans la phrase (afin de compléter les verbes) obéissant à des règles précises ;
- le nombre fixe d'arguments pour chaque verbe, devant nécessairement être exprimés (éventuellement par des éléments nuls) ;
- la construction récursive de phrases plus complexes à partir de phrases plus simples ;
- omniprésence des items grammaticaux, morphologiques ou syntaxiques.

Soit donc : (1) la présence d'items grammaticaux, (2) une structure d'argumentation (ou thématique) et enfin (3) l'existence d'une organisation syntaxique.

Notre langage résulterait ainsi d'une évolution non nécessaire en rupture avec l'usage du protolangage. Elle aurait permis de répondre à des finalités qualitativement différentes, sans

¹ Dans d'autres domaines, de Galilée à Einstein, les expériences de pensée ont nourri la science. De fait elles nourrissent tous les humains : scientifiques et non scientifiques. La distinction à faire gît donc ailleurs.

² Il faut, bien évidemment, distinguer ici entre la nécessité « rétroactive » qui rend nécessaire pour le descripteur la succession qui conduit à son présent en fonction de ses hypothèses, et la nécessité « prospective » qui rendrait nécessaire, indépendamment du descripteur, une évolution sur la base de son fonctionnement dans sa propre contemporanéité.

lien direct avec la communication élémentaire et située d'événements saillants pour laquelle le supposé protolangage était bien adapté. Ce seraient des nécessités distinctives suffisamment élaborées ou suffisamment différenciées qui auraient justifié un « besoin de langage » dans une niche écologique reconstituée et en rupture ; la complexification qui introduit le langage est marquée par l'émergence de la syntaxe en tant que capacité cognitive.

Pour résumer à l'extrême Bickerton et tenter de ne pas le trahir je le citerai se résumant lui-même (2000) :

Before you had syntax, all that existed was a kind of protolangage. If you want to know what that protolangage was like, you can get some idea by looking at the productions of apes who have been taught to use signs or other symbols, or at early-stage pidgin languages (at about the « Me Tarzan, you Jane » level of development), or at the speech of children under two. I say « get some idea », because of course there will be differences between then and now. We can assume our early ancestors talked about more things than apes do and that some of those things were different from the things apes talk about. We know that speakers of any pidgin speak at least one natural human language fluently, and there has to be some carry-over (though if you look at samples of pidgin speech, it will amaze you to see how little), at least in the range of things that can be discussed. We know that children, especially if they are learning an inflected language like Spanish or Italian, will pick up the odd grammatical feature you won't find among apes or early stage pidgin speakers, and probably wouldn't have found among our remote ancestors, either. All protolangage varieties :

- can only string together a small handful of words at a time ;
- can leave out any words they feel like leaving out ;
- often depart from the customary word order unpredictably and for no obvious reason ;
- cannot form any complex structures, whether these be complex noun phrases or sentences more than a clause long ;
- contain, if they have any at all, only a tiny fraction of the inflections and the « grammatical words », things such as articles, prepositions and the like that make up 50 percent of true language utterances.

Et encore (2001, p. 581) :

To me it seems that explaining how language evolved turns on the answers to two crucial scientific questions. The first is, how and why one particular primate species, or one primate line of descent, came to develop a system of communication that allowed the transfer of (potentially) unlimited factual information, and the basic principles of which differed from those of all previous systems of communication. The second is how such a system acquired the very specific characteristics that the syntax of modern human languages exhibits. If one abbreviates these questions to « How did meaningful units (words or signs) evolve ? » and « How did syntax evolve ? », little is lost.

L'idée de la *discontinuité* est importante car elle s'insère harmonieusement dans les schémas théoriques de l'évolution darwinienne (« classique » ou revue dans la perspective des « équilibres ponctués ») et que la théorie de la présence fossile y faisait sens. Linguistiquement elle suggère une réflexion à faire sur les coexistences de systèmes actifs qualitativement différents dans le procès de communication, laquelle est sans surprise dans ce domaine large. Toutefois elle pourrait peut-être devenir plus intéressante si on la poussait à sa limite¹ en explorant cette gestion du discontinu hors de la clôture d'un espace neuro-cognitivement fermé.

1.3. Pourquoi De Brosses ? Pourquoi Bickerton ?

Nous avons vu que, parti de la considération du lexique des langues, De Brosses qui voulait montrer la nature fondamentalement non arbitraire du langage primitif le dérive naturellement des caractéristiques physiologiques primaires de l'homme en s'appuyant sur les traits articulatoires de la phonétique et sur les premiers strates supposés de la constitution du lexique. Avec la notion de langage primitif il a cherché à identifier une forme de communication élémentaire extrêmement limitée et marquée par l'absence de syntaxe (il s'agit de mots, sans plus) dont il supposait qu'elle avait *nécessairement* dû exister avant que l'on ne parvienne à l'état complexe des langues d'aujourd'hui. Il supposait pouvoir en retrouver les « traces » empiriques dans le premier langage des enfants ou dans les contextes de déprivation linguistique. Sa perspective est apparemment continuiste, mais en apparence

¹ Cf. les questions récemment abordées de feuilletage nécessaire et de pluricodisme en liaison avec la problématique de la dynamique des langues appréhendée au plan « cognitivo-culturel » et non pas « neuro-cognitif », Nicolai, 2003, 2005, sous presse.

seulement car si nous analysons son approche dans le détail nous remarquons que la continuité n'est que dans l'entassement et la stratification des formes de la langue : c'est une « successivité » ; elle n'est pas dans les processus de leur construction car les processus dérivationnels et syntaxiques qui sont censés prendre le relais sont de nature différente que l'initial processus de nomination. Ainsi l'idée que l'on obtient « *par abstraction, une langue primitive que personne ne parlerait, ni n'aurait jamais parlé, du moins dans tout son contenu, quoique tout le monde en ait en soi tous les germes primitifs* » est intéressante du point de vue de la compréhension et de l'analyse de l'évolution des ressources lexicales¹ : le « primitif » est à la fois renvoyé à l'origine et retenu activement dans le présent.

Pour ceux qui aujourd'hui s'intéressent à l'origine du langage il s'agit globalement (1) de replacer le comportement langagier dans le contexte de l'évolution des espèces ; (2) d'étudier sa structure pour la relier à une fonction biologique ; (3) de trouver des conditions qui ont pu rendre cette fonction avantageuse. L'hypothèse du protolangage de Bickerton est riche de ce point de vue. Le protolangage est défini² comme n'ayant pas de syntaxe ; il correspond à une modalité limitée de communication proto-humaine dont les propriétés sont qualitativement et fonctionnellement différentes de celles du langage proprement dit qui lui, se définit par sa syntaxe en tant que propriété constitutive. Il coexiste à l'état fossile avec le langage non seulement dans les données matérialisées des langues en tant que formes résiduelles mais aussi en tant que processus actif ou dormant. On le suppose donc toujours présent en arrière-plan de la construction continue des langues et de l'apprentissage du langage et l'on s'attend ainsi à ce qu'il surgisse à travers des usages communicationnels contraints³ tels ceux que Bickerton cite pour appuyer son hypothèse. C'est là que le lien entre le « langage primitif » de De Brosses et le « protolangage » de Bickerton est envisageable en dépit de tout ce qui, à l'évidence, les sépare.

Que tirer de cette rencontre ? De cette fausse collusion ? Tout d'abord ce constat que l'idée sous-jacente à la notion d'un protolangage est une idée *simple* – ce qui ne veut pas dire qu'elle est inintéressante. Elle est *simple* et transcende les siècles⁴ car dès qu'il est question de s'intéresser aux *origines* on est toujours tenté de supposer un quelconque « proto- » : c'est de l'ordre du *topos*. Il y a donc un premier présupposé *linguistico-logique* fondé partiellement sur des faits d'expérience qui fait précéder tout « X » éventuel d'un « protoX » dont il dérivera, et un deuxième présupposé corrélatif, *idéo-logique*, qui avec une grande régularité attribue une fonctionnalité réduite au « protoX » (plus « élémentaire »/« simple ») face au « X » (plus « élaboré »/« complexe »).

Ensuite que c'est une idée *problématique*, et cela à plusieurs niveaux. Tout d'abord si on retient la notion du protolangage, alors il nous faut bien le placer quelque part dans l'évolution des espèces puisqu'à la différence de ce qui était le cas au 18^{ème} siècle, le niveau de précision de nos connaissances nous oblige à le faire. Et ce sera *Homo Erectus*. Mais là (en tenant compte du degré d'exigence supplémentaire que l'on se doit de s'imposer en raison de cette « augmentation » des connaissances et des exigences de la recherche qui caractérise notre siècle) il n'est pas sûr que les cas empiriques contemporains choisis comme illustration d'un succédané de protolangage pour étayer l'hypothèse (langage enfantin, pidgins, état de déprivation linguistique, etc.) soient qualitativement suffisants. Aucun de ces cas n'est assimilable exactement à ce qui serait un passage au langage à partir d'un état de non-langage du temps de *Homo Erectus* car aucun des phénomènes retenus ne se manifeste aujourd'hui sans un contact *Homo Sapiens* et sans au moins la perception d'un langage évolué⁵

¹ C'est en fait elle que Guiraud (1967) a repris ou retrouvé dans ses études d'étymologie structurale en fondant le dynamisme impliqué dans l'immanence de la langue.

² Mais n'oublions pas que ces coupures qualitatives : langage, protolangage, voire prélangage avec *Homo Habilis* ne sont que le fait de décisions théoriques pour mettre en cohérence des hypothèses sans beaucoup de support empirique.

³ Laissons de côté la question de l'enseignement aux grands singes que De Brosses ne pouvait probablement pas imaginer comme « raisonnable ».

⁴ Condillac et le langage d'action, Vico et la langue des héros, autant de références qui sans développer l'idée du « protolangage », contiennent des éléments qui la croisent. Une étude dans ce sens serait à faire.

⁵ Sans compter que, même après mutation, il n'est pas certain qu'un ci-devant *Homo Erectus* se comporte comme un petit *Homo Sapiens* de 200 000 ans plus âgé !

dans son environnement. Le langage (évolué) est toujours « déjà co-présent » à ces réalités-limites et un état de langage non maîtrisé et conjoncturellement non partagé défini dans ce contexte ne saurait « simuler » correctement un état de langage émergeant sur fond de protolangage¹.

Enfin je dirais que c'est une idée *clôturée* en raison de la contrainte structurelle propre aux opérations de pensée censées la conforter. En effet, l'hypothèse se soutient de deux procès.

Le premier est un procès *d'homéostasie* normal dans la construction scientifique comme dans la vie « de tous les jours » : il s'agit de croiser l'hypothèse avec l'ensemble de toutes les autres propositions corrélativement retenues et de vérifier dans quelle mesure une cohérence interne est atteinte, conservée ou améliorée par cet apport. Il s'agit là de ce procès normal (et normalisateur !) qui est à l'œuvre dans toute construction de connaissance, savante ou non, et qui n'engage pas la réflexion sur le contenu de l'hypothèse.

Le second procès est celui de l'expérience de pensée. Celle-ci a pour fonction de montrer (illustrer) la nécessité et/ou la *raisonnabilité* logique et matérielle de l'hypothèse dans les conditions de l'expérience supposée. Dans certains cas *l'expérience de pensée* sera un outil efficace de recherche conjecturale, sauf que dans celui qui concerne l'hypothèse du protolangage il n'est pas sûr que nous soyons capable de construire effectivement une *expérience de pensée* dont la finalité serait de permettre d'imaginer la « logique » des comportements proto-humains d'il y a 200 000 ans afin de comprendre les phénomènes d'émergence du langage dans ce contexte.

Si une expérience de pensée se fonde sur la *raisonnabilité* ainsi que je l'ai suggéré précédemment (et il ne peut pas en être autrement) alors *rien* ne nous donne l'assurance que les faits, comportements et attitudes supposés que cette expérience est censée « *raisonnablement mimer* » aient quelque justification de se conformer à ce *mime raisonnable* que l'on introduit sur la base de la « raison » d'aujourd'hui et de conjectures. Et cela non pas parce que les faits considérés sont éloignés dans le temps mais tout simplement parce que nous n'avons aucune certitude de disposer de toutes les variables pertinentes susceptibles d'intervenir dans l'expérience, sauf à présumer un uniformitarisme des comportements cognitifs déduit de notre fonctionnement *Homo Sapiens* actuel. Il apparaît que si je me proposais de *construire* une expérience de pensée, aussi « farfelue » fût-elle, ce serait – malgré tout – avec les données maîtrisées du *connu* et du *raisonnable* que je le ferais². Elle ne saurait contenir davantage que ce que je sais déjà, car sans dériver de la rationalité élémentaire, je ne peux mettre en scène prospectivement que ce que je peux déduire ou induire de l'état présent et de mes connaissances.

Une expérience de pensée possède une fonction heuristique ; elle est efficace pour toutes les configurations de recherche où ce qui est en jeu est soit sans lien avec une description de faits empiriques comme c'est le cas pour soutenir un raisonnement philosophique ou toute autre élaboration de nature strictement conceptuelle ; soit en rapport avec un état du monde dont il s'agit de rendre compte, mais tel qu'il corresponde à un comportement prévisible le plus souvent cerné dans un protocole d'expérience dont les variables sont clairement définies pour un cadre théorique donné. La non-conformité éventuelle entre le comportement constaté et le résultat « modélisé » dans l'expérience de pensée est alors un phénomène à expliquer, ce qui fera avancer la recherche dans ce contexte de description d'un état du monde. L'expérience de pensée ne prend sa valeur que parce qu'elle introduit la possibilité de cet écart.

Or, dans le cas qui nous occupe nous n'avons tout simplement pas de données empiriques concernant l'état du monde que nous considérons tout en agissant comme si nous étions dans un contexte de description empirique. Nous n'avons aucune certitude sur le fondement « empirique » de notre « expérimentation » ; nous n'avons surtout aucune assurance que tous

¹ Ce que Bickerton n'omet pas de souligner, tout particulièrement en ce qui concerne les pidgins.

² Il est intéressant de ce point de vue de constater combien les illustrations des voyages dans la Lune pensés au 18^{ème} siècle souscrivaient à la poétique et à l'imaginaire de leur temps ; et combien les illustrations de Jules Vernes renvoyaient au « technologisme » mécanique de son siècle. Je laisse aux jeunes lecteurs d'aujourd'hui le soin d'évaluer le rapport de raisonnabilité concernant les voyages intergalactiques en hyperspace du 21^{ème} siècle que les séries télévisées du type « *Stargate* » nous donnent à digérer.

les phénomènes empiriques pertinents dans le processus évolutif que nous souhaitons décrire sont *raisonnablement* pensables (et pensés) dans la clôture de raisonnabilité que nous avons nécessairement introduite. Et bien évidemment, aucune opération d'induction ou de déduction ne peut nous permettre de prévoir l'imprévisible ou de dériver sans prémisses.

Dans ces conditions donc, aucune confrontation à l'état du monde n'étant possible c'est sur la base du seul procès d'homéostasie que sera garantie la « légitimité » des hypothèses et propositions élaborées. Et cette base, à la fois non-philosophique et non-ancrée sur l'expérience empirique, est ici tout simplement, « discursive »¹. Il s'agit d'un ordre de légitimité possible mais si on le retient il importe de reconnaître qu'il ressortit aux critères d'une « scientificité particulière », ce qui pourrait, finalement, contribuer à enrichir les débats.

L'on peut concrètement espérer de parvenir à un état d'homéostasie qui permettrait d'actualiser une « histoire » sans garantie de justification empirique avec l'espoir d'atteindre une plus grande proximité supposée avec des faits objectivement inconnaissables dont l'on est censé se rapprocher², mais on ne saurait, ici comme ailleurs, briser la clôture introduite par la raisonnabilité³ sans avoir pour sanction de sauter des fictions de la science à la science-fiction, changeant ainsi le mode d'être des propositions avancées.

Pour synthétiser : dans le cadre d'une expérience de pensée je ne fais jamais que « reproduire » et « faire jouer » sur fond de « raisonnabilité » ce que je juge bon d'avoir posé au départ. Sans plus. Le contexte qui serait celui de l'actualisation d'un protolangage est encore connu de façon trop incertaine et trop élémentaire pour qu'une expérience de pensée garantisse quelque chose à son propos. J'en conclus cependant – peut-être parce que la science sans une pincée d'irrationnel serait trop triste – que l'hypothèse du protolangage n'en est pas moins une hypothèse intéressante : il importe seulement que l'on précise sans ambiguïté la qualification du type d'information qu'elle nous fournit.

Mais on se tromperait à interpréter ces commentaires comme une critique négative, ils se veulent tout simplement une recherche de lucidité. Notons que, quelle que soit la valeur d'une hypothèse comme celle du protolangage et son ordre de légitimité, son intérêt est évident dans ce qu'elle donne à « réfléchir » et dans ce qu'elle conduit à « structurer ». Mentionnons encore que les idées qui provoquent réflexion et enthousiasme sont parfois le symptôme d'une certaine qualité et que de ce point de vue il est rare que le renouvellement d'une réflexion sur le langage – et le questionnement sur son origine en est un – n'ait pas d'effets positifs, éventuellement hors du domaine initialement visé. Quand bien même il ne serait voué qu'au constat de ses limitations.

Au-delà d'une incitation à la lecture ou à la relecture directe de textes parfois trop vite jugés désuets, ce qui aura encore été intéressant dans cette exploration concerne la dynamique du langage dans toute sa généralité : les considérations de De Brosses comme celles de Bickerton, bien qu'incommensurables les unes aux autres, conduisent à mettre l'accent sur un phénomène important qui est la probable coexistence de « mécaniques », de « processus » parallèles et interconnectés qui participent à la construction des langues et à la mise en signification de leurs formes. Le « moteur » de ce *langage primitif* dont « *tout le monde [a] en soi tous les germes primitifs* », continue à produire nonobstant le développement postérieur de la dérivation et la naissance de la syntaxe ; les formes fossiles du supposé *protolangage* continuent à se manifester à l'occasion. De même qu'on peut reconnaître dans la matérialité des langues une stratification des formes référées à des « origines » différentes qui composent entre-elles, on peut supposer dans la dynamique de leur fabrication un entrecroisement de

¹ C'est bien ce que montre l'inflation prospective et conjecturale des propositions, théories et autres élaborations en recherche « d'inter-cohérence » autour de cette question.

² Ce qui est une « option » philosophique.

³ Finalement – et c'est heureux – la nature et les hommes ne sont pas *nécessairement* raisonnables. Et il est probable que beaucoup de découvertes, si elles n'avaient dû être amenées que par la raisonnabilité des expériences de pensée n'auraient jamais vu le jour. Ce qui, précisons-le, ne minimise en rien l'intérêt des expériences de pensée. L'on peut alors, bien évidemment, souscrire à l'hypothèse du *protolangage*, pourquoi pas, car il s'agit d'une hypothèse séduisante, mais dans le même temps il est intéressant de constater comment elle persiste entre des mondes intellectuels sans rapport tel le 18^{ème} siècle des Lumières et le 21^{ème} siècle des cognitivistes.

processus agissants issus aussi de différentes « origines » mais qui, finalement, composent entre eux pour les constituer dans leur matérialité et ont un rôle dans leurs fonctionnalisations en tant qu'organisations sémiotiques. Le phénomène « langue », pas plus que le procès de l'émergence du langage n'aurait d'autre homogénéité que celle que nous lui réassignons continûment.

Qu'est-ce que cela veut dire ? N'y aurait-il pas ici quelque chose d'important autour de cette notion de stratification de pertinences indépendantes à mettre en rapport avec le processus de sémiotisation interne à la fonctionnalisation du langage qui lui, ne se fonde pas uniquement sur des pertinences physiologiques et neuro-cognitives mais sur la construction contextualisée des symbolismes dans leur historicité ? Rien ne permet de faire de tels ponts. Mais les ferait-on qu'ils ne seraient pas plus dangereux, et pourraient être aussi riches de perspectives que ceux qui font l'enjambement du protolangage au langage.

2. Généalogie des langues

Tant que la paléontologie n'avait pas fourni les données qui ont permis de faire reculer de quelques centaines de milliers d'années le questionnement sur l'apparition de l'homme par rapport aux dates supposées de la Genèse, s'intéresser à l'origine du langage et s'intéresser à l'origine des langues revenait à peu près à la même chose, mais la reconnaissance d'une linéarité évolutive, intégrant ou non des mutations intermédiaires qui, passant des ancêtres d'*Homo Habilis* conduit à *Homo Erectus* pour aboutir à *Homo Sapiens Sapiens* change tout. S'intéresser à l'origine du langage revient à considérer des transformations à l'échelle de l'évolution des espèces et à envisager des conjectures adaptées à cette échelle tandis que s'intéresser à l'origine des langues demande de considérer l'émergence et le développement du phénomène dans une « niche écologique » bien définie à l'intérieur de laquelle aucune mutation n'est envisagée. L'échelle n'est pas la même, les outils et les méthodologies de recherche sont qualitativement différents. Le questionnement sur la généalogie et l'origine des langues relève ainsi d'une problématique beaucoup plus « localisée » que celle de l'émergence du langage car il se situe à une échelle temporelle incomparablement plus réduite et ne met en jeu (de façon nécessaire) aucune spéculation à propos de la genèse et de l'évolution de nos capacités cognitives.

On s'intéressera ici à quelques aspects de la recherche sur la généalogie des langues et l'on se demandera si la nouvelle irruption du questionnement sur l'origine des langues dans le siècle se fait en rupture avec les approches antérieures, ou bien si elle témoigne d'une certaine continuité. Et de quel ordre.

2.1. Le programme de Süßmilch

J'ouvrirai le débat en prenant pour thème un mémoire présenté à l'Académie Royale de Berlin au milieu du 18^{ème} siècle. Son auteur se proposait de démontrer la parenté du celte (identifié à travers ses évolutions supposées : l'allemand, l'anglais et le hollandais) et des langues orientales (appréhendées à travers l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le syriaque... et le persan¹). Il ne s'agissait donc pas là de remonter à l'origine des langues du monde² mais, modestement, de tenter de prouver une communauté d'origine entre les langues citées ; hypothèse souvent reprise au cours du siècle.

Tout d'abord de qui s'agit-il exactement ? Qui est Süßmilch ? C'est un théologien luthérien, ignoré de la plupart des linguistes car ses travaux sur les langues n'ont pas laissé beaucoup de traces, mais il est très bien connu dans le monde des historiens de la démographie pour avoir écrit le premier grand traité de démographie en langue allemande³. Il utilisera les listes de décès, de naissances et de baptêmes pour déterminer le nombre des vivants à différentes époques, dans les villes (Berlin, Paris, Londres) comme dans les campagnes et il présentera

¹ La généalogie des langues indo-européennes n'ayant évidemment pas encore été élaborée cela explique probablement que le persan se retrouvait avec les langues sémitiques.

² La perspective adamique sort rarement de l'univers de la Genèse.

³ *Die göttliche Ordnung in den Veränderungen des menschlichen Geschlechts aus der Geburt, Tod und Fortpflanzung des selben erwiesen* est daté de 1741 dans sa première édition mais il a été modifié et transformé ultérieurement (1761-1762). La version de 1741 a été traduite et publiée par l'Ined (1998). *L'ordre divin dans les changements de l'espèce humaine démontré par la naissance, la mort et la propagation de celle-ci* qui par cette publication entendait rendre disponible en français un auteur considéré comme un des pères de la démographie, avant Malthus.

une somme de données chiffrées jamais encore rassemblée. Ses analyses en ce domaine sont loin d'être naïves : il introduit l'approche arithmétique à l'anglaise, il prend en compte la spécificité des conditions humaines et sociales en rapport avec ses données, il montre l'utilité des statistiques concernant les maladies, il développe une réflexion sur les obstacles à la multiplication de l'espèce humaine, sur la nuptialité, la mortalité différentielle, etc. Autant de thèmes qui, pour les spécialistes, font de son travail une étude pionnière. Parallèlement, pasteur marqué par la philosophie de Leibniz et de Wolff (qui préfacera son grand ouvrage), il recherche les régularités du monde et les lois de Dieu à travers ce travail. Autrement dit, en s'intéressant à l'étude de la naissance et de la mort et à la propagation de celle-ci, il veut saisir – ainsi que l'explique le titre de son ouvrage – cette trace de l'*ordre divin* qui justifie ce monde comme le meilleur des possibles¹.

De plus, comme la plupart des savants du 18^{ème} siècle, rien du connaissable de son époque ne lui est étranger et c'est en tant que membre de la Classe Philologique de l'Académie Royale des Sciences de Berlin à laquelle il appartient en raison de ses recherches érudites sur les langues qu'il a présenté le mémoire auquel nous nous intéressons. Pour apprécier son étude trois points sont à considérer : (1) les *arrière-plans théoriques* concernant la nature et le comportement des données de langue, (2) l'*approche méthodologique* et le *système de démonstration* et enfin (3) le détail des comparaisons lexicales proposées.

On s'intéressera aux deux premiers qui par leur généralité conservent une importance aujourd'hui. Je ne m'attacherai pas au troisième car il est à la fois trop spécialisé et bien évidemment suffisamment dépassé par l'état actuel des connaissances pour qu'il n'y ait pas lieu de s'appesantir sur la pertinence de ces comparaisons. Cependant on retrouvera en annexe l'ensemble des attestations qu'il a fourni dans son mémoire à l'appui de sa thèse.

2.1.1. Procédure et méthode

En 1746 donc, un pasteur luthérien du nom de Süßmilch présentait à l'Académie Royale des Sciences et des Belles Lettres de Berlin un mémoire dans lequel il entreprenait de démontrer « *la convenance de la Langue Celtique, et en particulier de la Teutonique avec celles de l'Orient* » et de prouver que la « *langue Teutonique est matériellement contenue dans les Langues Orientales, et qu'elle en descend* ». Il reprenait ainsi à son compte ce « fait » supposé de notoriété publique que « *la multitude de mots des langues occidentales ou celtiques, dont le son & la signification s'accorde avec les Langues Orientales est si grande, qu'elle conduit ceux qui n'y penseraient pas d'eux mêmes à former sur ce sujet des conjectures très probables* ». Il ne restait plus alors qu'à démontrer par le menu ce qui n'était qu'un sentiment non encore soutenu par des éléments organisés en faisceau de preuves : que « *la langue celtique, ou du moins l'une de ses filles, est entièrement contenue dans les langues orientales, que par conséquent elle en procède, ou qu'elles viennent toutes d'une source commune* ». L'hypothèse corrélatrice est que les anciens Celtes dont les Teutons faisaient partie, parlaient autrefois les langues orientales. Encore fallait-il le « prouver ». Ce qu'il fera par l'examen attentif des langues que parlent les descendants supposés des Celtes et Orientaux.

Mais comment procéder ? Comment passer du « *montrer* » au « *démontrer* » ? Pratiquement, au départ il importait de faire un premier tri entre les mots d'emprunt et les mots indigènes. L'auteur s'en explique : « *Je cherchai des mots qui fussent propres à notre langue, et que la Navigation ou le commerce n'y eussent pas introduits* » puis il s'attelle à une première comparaison : « *Les épreuves que je fis sur ces mots ne manquèrent jamais* ». Ensuite pour aller plus loin, il choisira arbitrairement un échantillon de mots caractérisé par une propriété phonétique particulière et il le soumettra à la comparaison : « *je choisis une longue suite de mots, qui commençassent tous par Sch ou le Schin des Orientaux* ». Enfin il étendra son étude en traitant exhaustivement un second échantillon de langue, il s'agit de l'ensemble des mots commençant par la lettre R et finalement, il inférera des résultats de son analyse à l'ensemble des langues considérées. Et le tour sera joué.

¹ Bien évidemment ce n'est pas l'objectif ici de développer une monographie sur l'auteur, l'on peut se référer à l'édition de *L'ordre divin...* par l'Ined ou pour quelque idée de la réflexion critique de l'auteur dans son approche des données, on peut aussi renvoyer à la lecture de son court *Essai dans lequel on se propose de déterminer le nombre des habitants de Londres et de Paris*, Histoire de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin, 1759. S. 453-463. - Berlin : Haude et Spener, 1766.

Süßmilch fonde sa démarche sur un raisonnement inductif :

Si je puis prouver de tous, ou au moins de la plupart des mots d'une Lettre de l'alphabet, qu'ils s'accordent avec les Langues Orientales, il en résulte que l'on peut prouver la même chose à l'égard de toutes les autres Lettres de l'Alphabet. La vérité de ma conséquence est fondée sur ce principe incontestable : Ce qui peut être affirmé sous certaines conditions d'une partie de quelque Tout, peut être affirmé sous les mêmes conditions des autres Parties, & par conséquent être attribué au Tout entier. La vérité de cette proposition est confirmée par l'Expérience, & lui sert de Règle

et, puisqu'il vérifie son hypothèse par l'interprétation qu'il fait de ses données, il sera amené à conclure qu'« [i] est par conséquent vrai que la Langue Allemande se trouve contenue dans les Langues orientales, qu'elle en dérive, ou du moins que les unes & les autres découlent d'une source commune ». Mais plus précisément, quelle proportion de résultats positifs soutient sa comparaison des langues ? Il présente ses résultats en trois catégories. Et ils sont « écrasants », les voici :

1. *Les comparaisons certaines.* L'échantillon de langue qui comporte la lettre R renferme autour de 100 racines. Dans cet échantillon il établit qu'environ 70 mots montrent une conformité parfaite entre la langue celtique ou allemande et les langues orientales, c'est-à-dire près des trois quarts : « *Non seulement les mots en eux-mêmes, & les lettres dont ils sont composés... mais encore la forme, c'est-à-dire leur signification est parfaitement la même dans la Langue Celtique ou Allemande, et dans les Langues Orientales* ». Comme il ne s'agit cependant pas d'identité entre les mots comparés il précise que « *la légère différence qui se trouve souvent entre un mot dans une Langue & ce même mot dans l'autre, ne peut faire aucune peine à ceux qui sont versés dans les langues* », et pour appuyer davantage son argument sur l'aspect « ordinaire » de ces légères variations il renvoie aux différenciations dialectales que l'on constate à l'intérieur des langues elles-mêmes. Ainsi : « *Que l'on pense seulement combien diffèrent pour l'ordinaire le Haut & le Plat Allemand, ou l'ancien Saxon et le Franconien. Par exemple un paysan de la Marche dit : Watt bebb ick met guw tu dubn, tandis qu'un Berlinoise s'exprime ainsi, was babe ich mit euch zu tbun ; et malgré ces variétés c'est la même langue* ».
2. *Les comparaisons probables.* Le reliquat de l'inventaire est constitué dans sa quasi-totalité de mots pour lesquels « *on ne trouve pas dans la matière & dans la forme cette convenance qui a lieu dans les précédents, mais dont on peut pourtant découvrir la dénomination, sans l'aller chercher trop loin, ni faire aucune violence* ».
3. *Les comparaisons rejetées.* Enfin « *Il y a peut-être entre quatre ou cinq mots [...] qui sont restés en arrière et que je n'ai pu faire venir d'Orient d'une manière très vraisemblable [...] Mais il n'en peut résulter aucun argument contre ma proposition. Quiconque est au fait des grands changements qu'éprouvent les langues, ne se laissera point arrêter par si peu de chose* ». Et il justifie ce dernier commentaire en renvoyant à la relativité des ressources dictionnaires et à la parfois rapide modification des unités lexicales des langues.

Finalement il résume ainsi :

Je pose qu'une langue soit composée de 100 mots. Si je démontre que de ces cent mots, 70 sont certainement, & 25 vraisemblablement, en tout 95, contenus dans une autre langue, de sorte qu'il n'en manque que 5. Personne ne saurait contester que la Langue qui consiste dans ces cent mots ne soit contenue dans l'autre, et qu'ainsi elle n'en procède, ou bien qu'elles sont toutes deux filles d'une même Mère.

Deux siècles plus tard le titre même de sa communication pourrait prêter à sourire mais toutefois l'étude de la démarche intellectuelle de l'auteur peut encore nous apprendre beaucoup sur nos pratiques.

Bien évidemment, une telle approche demande à être replacée dans son siècle pour mieux apprécier sa méthodologie et son système de démonstration en rapport avec les arrière-plans théoriques de l'époque.

2.1.2. Arrière-plans théoriques concernant la nature et le comportement des langues

On ne pourrait pas rendre compte des phénomènes de l'évolution des langues si l'on n'avait pas *a priori* quelques idées sur ce qui est pertinent dans leur dynamique et, sur ce point, les idées de Süßmilch n'ont pas beaucoup d'originalité par rapport à son siècle. L'inventaire qui suit en énumère quelques-unes :

- L'évolution des langues peut être appréhendée à travers la métaphore anthropomorphique d'une filiation mais cela ne permet cependant pas de l'interpréter comme une généalogie à strictement parler. Ou plutôt il semble aller de soi que l'on n'a pas les moyens de décider sur ce point, ou encore on retient l'image mais en la prenant pour ce qu'elle est.
- En cohérence avec la métaphore anthropomorphique généralement utilisée pour traiter de leur évolution il va de soi que les langues peuvent naître, devenir adulte, dégénérer et mourir.
- Aucune notion de système, de loi ou de pression structurale active n'est reconnue.
- L'action des hommes sur la langue est un facteur important dans leur transformation.
- L'importance de l'emprunt lexical, des échanges interculturels et des contacts interlinguistiques de toutes sortes est considérée.
- L'idée de langues mélangées susceptibles de résulter des contacts et échanges au cours du développement des langues, et intégrant toutes les modifications envisageables est aussi considérée.
- Les langues peuvent être caractérisées par leur génie mais celui-ci n'implique pas nécessairement une vision téléologique de leur évolution.
- Le caractère des peuples tout autant que les facteurs climatiques peuvent déterminer certains aspects de leurs modifications.
- Il n'y a pas de problème particulier en ce qui concerne le rapport entre les sons et les lettres, entre la phonétique et les orthographes. Celles-ci, selon leurs différents niveaux d'évolution et leurs différentes modalités de représentation réfèrent aux mots au même titre que celles-là.
- Les différences phonétiques que l'on perçoit entre les mots des langues comparées s'expliquent par l'action de facteurs humains mais elles ne sont pas censées souscrire à des régularités particulières qui permettraient de les figer en lois.

Ces idées sur la filiation globale, l'incidence du facteur humain et la référence à une causalité éclatée qui porte sur les éléments et non sur le système des langues se retrouvent en effet en arrière-plan de tous les travaux du siècle. Ainsi, par exemple, à la même Académie de Berlin, l'Abbé Denina (1794), que l'on pourrait qualifier de « philologue antédarwinien », et qui distinguait entre les approches *conjecturales* sur « l'origine des langues » et les approches *documentées* sur des langues particulières¹, notait que :

[o]n peut [...] poser pour principe que les dix ou douze langues qui se parlent & s'écrivent en Europe, ainsi que leurs différents dialectes, sont sorties d'un langage très ancien qui se parlait dans l'Asie occidentale & dans l'Europe orientale [...]. Les causes de ces différences se réduisent à deux classes, dont une peut se dire physique, l'autre morale ou métaphysique. (p. 72) La première consiste dans le changement des éléments de la parole, c'est-à-dire des lettres tant voyelles que consonnes ; & cette variation est l'effet de l'organisation, comme celle-ci l'est du climat ou de l'air. L'autre vient du sens différent que l'usage, le caprice, les circonstances donnent aux mots primitifs.

¹ (p. 68) *Toutes les langues ont leur commencement & le premier fond de leurs mots, dans les premiers monosyllabes que prononcent les enfants & les hommes sauvages, qui, à cet égard, sont toujours enfants. [...] (p. 70) Deux auteurs très célèbres parmi ceux qui ont écrit sur la formation des langues, trouvent qu'il y a du rapport entre la forme des éléments de la parole, voyelles ou consonnes, & les mouvements que l'on fait en les exprimant ... (p. 71) Mais toutes curieuses & fines que soient ces observations que nous lisons dans le volumineux ouvrage de Court de Gebelin, & dans l'excellent Traité du président de Brosses (qui servent sans doute à nous faire remonter à l'origine des langues en abstrait), elles ne nous aident que peu ou point pour apprendre les langues que l'on souhaite de savoir. Pour les rendre utiles en pratique, il faut, ce me semble, faire abstraction de la langue primitive, qu'on ne saurait absolument trouver, puisque toutes celles que nous pouvons connaître ont été certainement précédées par d'autres plus anciennes ; & partir de quelques-uns de ces idiomes anciens connus, & dont on a lieu de croire que ceux que l'on parle & que l'on écrit encore actuellement en Europe son sortis.*

2.1.3. Approche méthodologique et système de démonstration

Mais les hypothèses sur la nature et le comportement des langues ne deviennent intéressantes que si on leur adjoint – explicitement ou non – une méthodologie de la découverte pour aider à répondre aux questions que l'on (se) pose. Ainsi on admettra que :

- Le lexique est le matériau privilégié pour établir que deux langues ont un rapport généalogique entre elles (disons « qu'elles procèdent l'une de l'autre » ce qui est moins spécifique) ; les mots sont donc des objets suffisamment stables et fiables pour qu'on puisse les utiliser pour l'élaboration d'hypothèses : c'est par leur comparaison qu'on peut évaluer les rapports qui existent entre les langues. Corrélativement, les autres propriétés et caractéristiques linguistiques telles que la morphologie et la syntaxe n'ont qu'une place limitée dans l'élaboration de la preuve.
- On se doute que les ressemblances phonétiques et sémantiques retenues dans les comparaisons peuvent dans certains cas résulter du hasard mais on considère que si l'on procède à une étude quantitative raisonnée portant sur un grand nombre d'unités cela permet d'éviter que les hypothèses soient faussées par ce facteur. Corrélativement le chercheur est *légitimement* le « grand décideur » de la reconnaissance de la ressemblance et de la pertinence des rapprochements. C'est son rôle.
- C'est par une pratique de l'étude des mots, détaillée, documentée et qui croise l'ensemble des informations linguistiques et historiques disponibles que l'on envisage de proposer des conjectures sur le rapport des langues. On tente d'appréhender leur composition à partir de l'inspection des sources variées que l'on peut percevoir à travers leur matériel lexical. Le facteur quantitatif est donc pris en compte à ce niveau et il en découle que pour l'essentiel, les langues ne sont pas considérées comme le résultat d'une pure filiation.

Face à ces pratiques, l'approche de Süßmilch tranche par sa radicalité : anachroniquement, on dirait aujourd'hui qu'il exporte une méthodologie et un mode de raisonnement et pose de ce fait le problème de l'interdisciplinarité. Tout se passe ainsi : l'auteur va conserver l'ensemble des postulats de son époque concernant les langues en général. Spécialiste averti et critique, pionnier dans un champ disciplinaire à la création duquel il contribue fortement (celui de la démographie), il applique avec naïveté au domaine linguistique dont il ne perçoit pas (ou ne retient pas) la spécificité, des procédures qu'il a l'habitude d'utiliser dans son domaine d'excellence. Il introduit donc, pour « démontrer » son hypothèse, une procédure de raisonnement utilisée dans les expérimentations et fondée sur le principe d'induction (où de la caractéristique d'un sous-ensemble linguistique particulier préalablement défini par une propriété indépendante et arbitraire par rapport à la question posée l'on s'autorise à généraliser à l'ensemble total). Cela permet de penser que de son point de vue, hors l'emprunt évident, toutes les unités de la langue ont des caractéristiques et des comportements identiques quant à leur développement possible.

Il met ainsi sur le même plan deux types de phénomènes hétérogènes : ceux qui dans leur matérialité ne relèvent d'aucune latitude interprétative (tel que la mention positive sur un registre d'une naissance, d'un décès ou d'un baptême¹) et ceux qui dans leur matérialité relèvent d'une évidente interprétation (tel le degré de ressemblance phonétique et sémantique entre deux mots appartenant à des langues différentes) ; et il n'a pas le même degré de rigueur critique dans sa collation des données de langues que celui dont il fait montre lorsque par exemple il analyse et interprète le potentiel gonflement des chiffres qu'il trouve dans les registres concernant la population de Londres par rapport à celle de Paris (1776).

Nous identifions ici un premier problème concernant la connaissance préalable de la nature de l'objet à décrire et un deuxième concernant l'exportation d'une méthode hors du domaine « naturel » de son application.

2.2. La généalogie des langues aujourd'hui

Lorsqu'on s'intéresse aux recherches contemporaines sur ce thème on constate qu'elles renvoient à deux univers intellectuels distincts et à deux approches méthodologiques

¹ Bien qu'à un autre niveau d'analyse l'interprétation de la notation et de son contexte puisse être importante.

différentes tout en souscrivant à un même cadre théorique en ce qui concerne les modalités générales de l'évolution des langues.

- La première approche née au 19^{ème} siècle avec le développement de la linguistique indo-européenne a acquis ses lettres de noblesse mais elle est aujourd'hui moins productive en questionnements nouveaux : c'est le domaine de la grammaire comparée, de l'étude des correspondances phonétiques et de la reconstruction des langues. Corrélativement, c'est au développement de cette approche-là que les travaux conjecturaux sur l'origine des langues et du langage ont dû de perdre leur crédit.
- La seconde, née dans le courant du 20^{ème} siècle, correspond à un effort pour trouver des méthodes pratiques susceptibles de mettre en évidence des apparentements généalogiques lorsque la méthode classique n'est pas applicable (entendons par là : lorsque la nature des langues à comparer et les données disponibles ne permettent pas de dégager les types de régularité qui sont censés établir la preuve d'un apparentement généalogique). Elle tend aujourd'hui à se subdiviser selon deux directions qui malgré l'apparence d'un objet de recherche partagé se distinguent nettement par leurs méthodologies et leurs objectifs.

Je ne présenterai pas l'approche bien connue du 19^{ème} siècle et me contenterai d'esquisser le cadre de la seconde¹ que je diviserai en une approche *empiriciste*² et une autre *formaliste*.

L'*approche empiriciste* est généralement conduite par des linguistes, elle ne se fonde pas sur la recherche de correspondances et l'élaboration d'une grammaire comparée au sens de la linguistique historique mais sur trois postulats :

- que les apparentements généalogiques peuvent se manifester à travers la mise en évidence de ressemblances à la fois phonétiques et sémantiques entre les mots d'un « *vocabulaire de base* » préalablement établi de telle façon qu'il soit censé éviter au maximum le risque de statuer sur des mots empruntés ;
- que la comparaison de ce vocabulaire doit porter sur le plus grand nombre possible de langues x afin de limiter les risques de rapprochements intempestifs dus au hasard ;
- qu'en raison même du nombre des langues comparées les grands sous-ensembles de langues vont se dessiner de façon « évidente »³.

Ainsi une comparaison lexicale globale peut *montrer* que l'ensemble des langues italiques se distingue par son lexique d'un ensemble des langues slaves qui lui-même se distinguera d'un ensemble des langues germaniques, etc. Les positions limites de cette approche ont conduit aux hypothèses du type « *proto-Human* » (cf. Ruhlen) ou « *nostratique* » (cf. Dolgopolski).

L'*approche formaliste* est plus récente, elle renvoie à des travaux où se croisent des disciplines formelles, empiriques et expérimentales (modélisation informatique, recherches cladistiques, taxonomies, génétique des populations, paléo-anthropologie, archéologie,

¹ La linguistique historique fait encore partie des disciplines universitaires, on en trouvera des présentations dans de nombreux manuels. La deuxième approche, plus récente et contestée par certains, fait partie du bagage linguistico-médiatique de tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui aux questions de l'origine des langues. Pour des développements dans cette voie on peut citer M. Ruhlen (1994). Pour une critique méthodologique, épistémologique et théorique de cette approche et une certaine vision de la controverse qui a accompagné sa naissance je renvoie à Nicolai (2000), mais bien évidemment, beaucoup d'autres auteurs pourraient être cités. Voir aussi Boë (L.-J.), Bessière (P.) & Vallée (N.). (2003) pour une critique fondée sur l'argument probabiliste.

² J'introduis le terme « *empiriciste* » (qui connote à la fois un « rapport aux données » et une catégorisation en *-iste /-isme* avec ses qualités et ses défauts) parce que, bien que cette approche s'appuie sur des données empiriques, ses choix méthodologiques ne permettent pas de la qualifier de « *empirique* » ; Cf. Nicolai (2000) pour une réflexion sur ce thème.

³ C'est cette « évidence » qui est censée se manifester à tout un chacun qui inspecterait le moindre tableau d'exemple, rendant triviale la construction des grands regroupements ; au même titre que Süßmilch notait que cette capacité à reconnaître le rapport entre les langues d'origine « celtique » et les langues orientales était si évident « *qu'elle conduit ceux qui n'y penseraient même pas à former sur ce sujet des conjectures très probables* ».

biologie, linguistique...)¹. Son objectif semble être de développer des procédures de description et des modélisations concernant la représentation des apparentements généalogiques saisissables à travers des analyses formalisées, et le cas échéant de serrer au plus près les phénomènes en appréhendant les dynamiques transversales telles celles de l'emprunt. Les questions posées portent autant, et peut-être davantage, sur les propriétés formelles et la valeur heuristique supposée de ces types de modèles pris en eux-mêmes que sur leur pertinence et leur limite dans la description des phénomènes de l'évolution des langues. Les études effectuées portent indistinctement sur la modélisation des représentations arborescentes indo-européennes bien connues ou sur celles d'autres familles linguistiques, et s'il y a un comportement-limite à mentionner, il ne conduit pas à une dérive des hypothèses sur l'origine des langues mais à une hypertrophie vers la construction de modèles pris pour objets de la recherche en lieu et place des réalités empiriques qui sont censées justifier leur emploi : on cherche davantage à affirmer les potentialités classificatoires du modèle qu'à discuter sa pertinence théorique pour l'utilisation que l'on en fait, et la critique des pratiques de la présentation et de la construction des données n'est pas envisagée. Les travaux s'appuient sur des données lexicales déjà élaborées tirées de ressources documentaires et de bases de données informatiques existantes ce qui constitue un matériau homogénéisé et bien adapté à un traitement formel. La participation des linguistes, bien que nécessaire, reste le plus souvent minimale. Pour mieux rendre compte de l'esprit de ce type d'approche je présente ci-dessous – à titre de symptôme – le résumé d'un article récent écrit par trois informaticiens/mathématiciens et un linguiste indo-européaniste connu (Erdem, VI. Lifschitz, L. Nakkhleh, D. Ringe) qui se proposent de modéliser les effets de contacts (soit donc un problème linguistique intéressant en lui-même) en rapport avec le développement arborescent « ordinaire » de l'évolution des langues. En s'en tenant à ce seul résumé, on trouvera à la fois cette attention envers la modélisation prise comme objectif (objet véritable ?) et la prospective de son application à l'organisation généalogique des langues :

The evolutionary history of languages can be modeled as a tree, called a phylogeny, where the leaves represent the extant languages, the internal vertices represent the ancestral languages, and the edges represent the genetic relations between the languages. Languages not only inherit characteristics from their ancestors but also sometimes borrow them from other languages. Such borrowings can be represented by additional non-tree edges. This paper addresses the problem of computing a small number of additional edges that turn a phylogeny into a "perfect phylogenetic network". To solve this problem, we use answer set programming, which represents a given computational problem as a logic program whose answer sets correspond to solutions. Using the answer set solver SMOODELS, with some heuristics and optimization techniques, we have generated a few conjectures regarding the evolution of Indo-European languages.

2.2.1. Modalisation du questionnement : constance et variation

Si, ce tour d'horizon achevé, l'on tente d'appréhender dans sa continuité le processus de recherche sur l'origine et la généalogie des langues, tout se passe comme si l'approche née au 19^{ème} siècle formait une vaste parenthèse à l'intérieur de laquelle une problématique s'est développée et a été traitée. De grandes questions ont été posées et elles ont été remodelées dans le cadre théorique qui s'est contextuellement construit avec la recherche de réponses les concernant ; puis les grands questionnements se sont tus, il n'est plus resté que le travail de fond qui toujours se poursuit dans le champ disciplinaire bien balisé. Parallèlement une démarque des réponses scientifiques apportées à ces grands questionnements a trouvé sa place dans

¹ Tendanciellement, les travaux des tenants de cette approche sont publiés non pas dans des revues de spécialité concernant les langues ou le langage mais dans des revues dédiées aux sciences expérimentales, sciences de la vie, ou tout autre support réputé diffuser les éphémérides de la recherche « de pointe » (Cf. *Nature*, etc.). Tendanciellement aussi les articles présentés sont cosignés par plusieurs auteurs manifestant ainsi la réalité sinon d'une réflexion de synthèse du moins d'un travail partagé en équipe et de la conjonction disciplinaire sur le thème. L'on se trouve formellement dans la configuration sociologique qui est le standard de référence de la production scientifique « de masse » effectuée par des chercheurs travaillant en laboratoire sur des projets collectifs financés, et tenus à une condition de production déterminante pour la qualité de leur avenir. On trouvera en référence quelques articles produits dans cette perspective : Cf. Rexová & al., 2003 ; Holden, 2002 ; Gray (R.) & Atkinson (Q.-D.), 2003 [*Nature*, vol. 426, 27 nov. 2003] ; Foster (P.) & Toth (A.), 2003 [*PNAS*, July 22, 2003, vol. 100, N° 15]. Bien évidemment beaucoup d'autres travaux de ce type pourraient trouver place ici.

la connaissance culturelle d'arrière-plan de celui que l'on aurait appelé au 17^{ème} siècle¹, « l'honnête homme ». Finalement, le domaine étant donné comme forclos, l'on a fermé la parenthèse.

Mais l'on ne revient jamais à l'identique sur un ancien questionnement : la parenthèse aura laissé des traces. Aujourd'hui, le retour à la problématique de la recherche de l'origine des langues, dans le même temps qu'il a conduit au dénigrement stratégique² des acquis de la linguistique historique va utiliser ses acquis conceptuels. Il n'y aura plus désormais de flou : l'évolution des langues sera pensée (et modélisée) à travers une arborescence généalogique dont le 19^{ème} siècle a généré le modèle et dans un formalisme strict. Beaucoup plus strict que ce qu'autoriserait à construire le détail des travaux des philologues confrontés à l'analyse et à l'interprétation de leurs données et conduits à concevoir la possibilité de l'indétermination des faits.

Corrélativement dans les approches empiricistes, l'attention aux mots, à leur histoire et à leurs transformations a disparu. La recherche pré-philologique est évidemment obsolète, la recherche philologique, stigmatisée, n'est pas reprise : l'on abordera – tout simplement – le problème par des généralisations intuitives sur des pourcentages de mots partagés dans des listes lexicales de qualité variable ; généralisations censées être justifiées par des procédures qui se veulent de nature probabiliste³ mais qui n'ont qu'exceptionnellement reposé sur des calculs de probabilités.

Dans les approches formelles, la collaboration des linguistes et non-linguistes peut parfois donner lieu à d'étranges dialogues où les non-linguistes soit reçoivent de linguistes « sûr d'eux » des matériaux directement utilisables pour faire fonctionner leurs modélisations (mais alors l'intérêt linguistique réel de l'opération est souvent faible), soit reçoivent de linguistes plus « précautionneux » des matériaux aux contours plus indéterminés et aux attributs plus problématiques qu'ils ont du mal à utiliser. On peut entendre alors différentes variantes de ce reproche type que, finalement, « *les linguistes ne savent pas faire quelque chose d'aussi simple que de fournir des mots correctement caractérisés pour qu'on puisse travailler avec !* ». Et curieusement, on remarquera que les problèmes posés par la tentative de dépassement sous-jacente à cette approche formelle ne sont pas sans liens avec ceux posés par l'initiative d'exportation de méthodologie à laquelle s'est livré Süßmilch.

À part cela, les mêmes présupposés théoriques qui avaient cours avant le 19^{ème} siècle sont conservés au 20^{ème} siècle : les « mots » du lexique restent le support privilégié de l'étude même si, conséquence résultant de la « parenthèse », la référence à l'éminence des rapprochements morphologiques peut être *discursivement* privilégiée. Ces « mots » sont toujours appréhendés à partir d'une ressemblance globale entre la forme et les significations et la tâche du chercheur est toujours d'identifier ces ressemblances, de rechercher et de décider des rapprochements⁴. Ils sont toujours donnés pour des « objets » empiriques qui, une fois saisis dans un dictionnaire ou dans une base de données, deviennent comptables, sans retour critique possible sur la réalité de leur pertinence et sur la décision de leur présence. Et l'on pourrait se demander si cet accord sur la fonctionnalité attribuée aux mots dans le modèle d'analyse ne contribuerait pas à renforcer l'interaction positive qui existe entre les tenants de l'approche formaliste et ceux de l'approche empiriciste car ces derniers fournissent aux formalistes des matériaux pour faire fonctionner leurs modèles tandis que les formalistes offrent un « lifting scientifique » aux empiricistes.

Non seulement on ne revient jamais exactement à un ancien questionnement mais la reprise n'a de sens que si on entend le dépasser, c'est là l'une de ses conditions. Ici le

¹ N'y aurait-il pas là, pour les amateurs d'évolutions darwiniennes et d'équilibres ponctuels, une ressource à exploiter ?

² Il est amusant à cet égard de lire l'ouvrage de M. Ruhlen (1994).

³ Précisons qu'il ne s'agit pas là d'une exigence de méthode, d'un *sine qua non* de la recherche mais plus simplement d'une intention, disons d'une référence métaphorique à un principe reconnu et généralement non appliqué sauf pour contester le détail d'une étude particulière.

⁴ La construction, finalement, « s'autodétermine » de sa propre mise en œuvre, renvoyant à une circularité de construction et à un processus d'homéostasie puisque c'est tout d'abord le chercheur qui décidera de la ressemblance et que c'est de la co-construction d'un accord intersubjectif sur la pertinence de son opération qu'elle sera validée.

dépassement sera tenté avec une *radicalisation* de la problématique généalogique¹ qui a conduit au développement de l'hypothèse de la monogenèse des langues du monde et tente de se donner les moyens de retrouver les formes de l'origine, relevant ainsi cette thématique que le 18^{ème} siècle des Lumières avait abandonné dans ses travaux les plus réfléchis pour la laisser au bénéfice du dogme. Cet avatar du mythe de Babel se soutient de conjonctions disciplinaires récentes et l'on postule alors qu'il a dû exister une langue-mère dont toutes les langues actuelles seraient dérivées selon une procédure de division dont le modèle darwinien de la spéciation fournit les références (*proto-Human*). La recherche consiste alors à tenter de « remonter » à cette langue originelle qui n'est plus réservée au mythe ni au dogme, qui n'est plus donnée comme une simple abstraction logique, qui n'est plus présentée comme une nécessité physiologique dont on peut conjecturer les constantes dans les débats d'idées (cf. De Brosses). Elle est posée comme une « réalité » dont on doit rendre compte dans le détail de ses formes lexicales à partir d'inférences comparatives (cf. les racines mondiales de Ruhlen).

Pratiquement le développement de cette hypothèse et sa radicalisation se sont autorisés de la mise en rapport de deux représentations arborescentes qui semblent se recouvrir : celle de la filiation des langues (Greenberg, Ruhlen) et celle de la transmission de certains gènes dans les populations (Cavalli-Sforza). De là à conclure qu'elles se corroborent l'une par l'autre le pas est vite franchi². Or, cela n'est probablement pas si simple, et sans même se prononcer sur la potentielle « véracité » d'une telle hypothèse (Qui sait ! La monogenèse ? Pourquoi pas !) des difficultés surgissent en ce qui concerne la possibilité de situer la problématique qui en traite dans le champ du « « scientifiquement » connaissable ». Difficultés qui, indépendamment de la « complexité » et de l'indétermination générée par la stratification des croisements possibles que le 18^{ème} siècle avait déjà souligné, portent sur l'interprétation des ressemblances entre les mots, la « logique » du modèle arborescent et tout simplement sur l'impossibilité formelle de prouver l'unicité de l'origine des langues.

L'identification et l'interprétation des « ressemblances » est problématique en raison de la difficulté à définir la notion même de *ressemblance* et ensuite en raison de la difficulté qu'il y a à construire une structuration indépendante du projet pré-établi du linguiste, lequel étant l'évaluateur de la ressemblance et le maître de l'hypothèse, est à la fois juge et partie.

De par sa nature, le travail de comparaison linguistique consiste à référer une multiplicité de formes à une représentation qui les subsume. Le modèle arborescent est ainsi déterminé dans son formalisme par cette *logique interne* laquelle, indépendamment de toute justification scientifique, oriente une fuite vers la « protoforme », la « proto-langue » ou tout autre « proto-X » que l'on voudra. On rejoint ici un *topos* prégnant dont il importe d'apprécier l'incidence.

De plus, même s'il s'avérait que l'ensemble des langues du monde puisse être référé à une même langue-mère (et qu'on en acceptât l'idée) cela ne conduirait qu'à l'hypothèse de la monogenèse *de l'ensemble des langues aujourd'hui attestées* (ou référées à des langues attestées). Ici, c'est la clôture de l'univers appréhendé qui est en question³. Cette impossibilité

¹ Etrangement (« cocassement » lorsque l'on sait les *junggrammatischen* diatribes lancées à l'encontre de la grammaire comparée), n'y aurait-il pas là une manifestation du même processus qu'a illustré la « radicalisation » néo-grammairienne ? Mais sans le support empirique qui lui assurait sa « scientificité ».

² Il est évident, et c'est généralement un fait positif dans une analyse, que la convergence d'un ensemble d'hypothèses indépendantes vers un résultat particulier est un point fort pour la validation de ce résultat. Cependant cela n'a de sens que lorsque les hypothèses ne sont pas de simples conjectures, sinon la validité du résultat est obérée par la somme des risques d'erreur que chacune des hypothèses implique. Ce qui ne donne pas nécessairement un statut positif à leur mise en faisceau. Corrélativement, avancer une hypothèse en prenant appui sur le *maillon faible* d'une analyse ou d'une description est fallacieux *a priori* parce que l'hypothèse globale dépendra ainsi de la valeur de ce maillon faible ; ce qui suggère une « circularité » de raisonnement où une cohérence va être fondée sur l'ensemble des points les plus litigieux des domaines de connaissance considérés.

³ Autrement dit : il est clair que travailler sur un échantillon de haricots blancs, même tirés d'un sac dont on saurait, pour une raison conjoncturelle indépendante, qu'il ne contient que des haricots blancs ne me permet pas d'inférer de leur couleur à l'impossibilité de haricots noirs dans l'univers des sacs de haricots ; même s'il se trouve (en supposant cet univers fini) qu'il est effectivement aujourd'hui impossible de trouver le moindre haricot noir. Résultat probable d'une catastrophe létale sur les espèces de haricots : les souris qui logent dans mon grenier (dotées d'un tropisme vers la couleur noire) les ont tous dévorés.

« d'assurer » l'hypothèse de la monogenèse a même été modélisée, ainsi Dessalles (2000) a proposé une modélisation de la dynamique de propagation en partant *a priori* d'une polygenèse¹ et il constate dans son modèle que :

[L]orsqu'une langue disparaît le sous-arbre, fictif bien entendu, de toutes les langues qu'elle aurait pu engendrer « disparaît » avec elle [...]. Au bout d'un temps suffisamment long, les hasards de filiations réussies feront que toutes les langues du moment auront le même ancêtre. Si l'on inverse le raisonnement, le fait que l'on puisse remonter à une langue mère, ancêtre de toutes les langues parlées actuellement, ne prouve pas que cette langue était la seule parlée à son époque.

2.2.2. Continuité et rupture : vers un dépassement

Mais pourquoi diable être « remonté » au 18^{ème} siècle et s'être intéressé à Süßmilch dont il y a fort à parier que même des linguistes contemporains versés en histoire du 18^{ème} siècle n'ont jamais entendu parler ? Tout simplement pour mieux percevoir les effets de *rupture* et de *continuité* qui se manifestent à travers les questionnements que nous élaborons à propos des phénomènes du monde.

En termes de rupture, il y a le « conjoncturel » : on ne peut évidemment pas, au tournant dépassé du 20^{ème} siècle proposer des analyses qui ne tiendraient pas compte des théories, des modèles et des méthodologies disponibles ou « émergentes », ou encore de l'état des connaissances du moment.

Indépendamment des transformations théoriques, *la modélisation* et *la méthodologie* sont des déterminations conjoncturelles. Les choix en ce domaine ont une forte incidence sur la direction des recherches et donc sur la construction des connaissances y afférant qui sont étroitement déterminées (contextualisées) par la disponibilité des pratiques et la mise en œuvre des outils méthodologiques existants. Corrélativement – et très pratiquement – le degré d'exigence que l'on *peut* avoir quant à la nature des questions posées et à la valeur des réponses fournies sauf à être perçu comme « irréaliste », voire dogmatique ou fantaisiste, s'étalonne à un principe de réalité qui demande de ne pas avoir d'exigences qui rendraient *impossible* l'avancement des recherches et de ne pas poser des questions pour lesquelles on n'envisagerait pas au moins quelque premier élément de réponse empiriquement et provisoirement justifiable.

L'état des connaissances, également « contextuel », est tout autant incomparable : le monde du 18^{ème} siècle n'est pas notre monde. Au plan de la linguistique la parenthèse de la linguistique historique et la reconnaissance de la systémativité des langues a changé la donne. Ainsi le caractère aujourd'hui désuet du titre du mémoire de Süßmilch relève à la fois de l'écart entre ce que l'on suppose avoir thésaurisé dans notre connaissance contemporaine à propos des relations entre les langues du monde, et de l'écart par rapport à ce que l'on pense aujourd'hui acceptable de proposer comme « démonstration » dans le cadre d'une comparaison interlinguistique limitée à une centaine de mots.

En termes de continuité, il y a quelques questions (ou « non-questions ») de fond. Peut-être plus dérangement de n'être que rarement abordées – et éventuellement d'être contraintes à n'être pas posables sans quitter l'arène de la recherche considérée² – sont celles qui portent sur *la nature de l'objet* décrit et sur *la place du chercheur* dans son projet de description. J'ai souligné que du 18^{ème} siècle à notre époque la réflexion sur la généalogie des langues s'est rigidifiée : entendons par là que le modèle de sa représentation a tout simplement été poussé dans ses limites sans que la notion de *langue* (qui le concerne de part

¹ Pour des raisons que je ne saurais pas déterminer cela ne conduit pas pour autant l'auteur à mettre en doute l'hypothèse Ruhlen & Cavalli-Sforza ! Dessalles se justifie de cette « rumeur publique » qui affirme que (p. 42) « *Les linguistes s'accordent sur le fait que les langues actuellement parlées dérivent les unes des autres selon une généalogie arborescente, comme les espèces dans l'analogie de Darwin* » et encore « *Le fait que toutes les langues actuellement parlées sur terre, à l'exception peut-être des créoles, dérivent d'une même langue originelle semble apporter du crédit à l'hypothèse d'une création culturelle du langage* » [hypothèse qu'il ne retiendra pas]. L'on a là un exemple manifeste de la « limite d'incompétence » que j'invoquais plus haut, et à laquelle nous nous heurtons tous – y compris moi-même, bien évidemment.

² Ce qui peut conduire à une double contrainte (*double bind*) dans laquelle le chercheur, pour des raisons tout autant de développement de la recherche que prise en compte des réalités professionnelles sociologiques, ne souhaite pas toujours se trouver enfermé. Il y a censure, et autocensure.

en part) n'ait été critiquée dans la perception objectivée et construite *a posteriori* à laquelle elle donne lieu. Ce qui est en référence, c'est toujours une perception idéalisée, décontextualisée, caractérisée par son homogénéité. C'est la *langue* organisme / structure immanente dans sa forme, la *langue* référence identitaire et transcendante à ses actualisations, qui est retenue. Aucune tentative de théorisation n'a été faite de ce qui se passe et de ce qui fonctionne dans les situations réelles de communication au sein desquelles nous construisons et transformons nos codes linguistiques, ou plutôt celles qui ont été faites (tout particulièrement dans le domaine sociolinguistique) ont bien ouvert quelques voies mais sans parvenir à une reconsidération suffisante de cette question de « la-langue ». Par exemple, aucune tentative d'élaboration théorique n'a été tentée pour intégrer les dynamismes linguistiques en rapport avec l'évidence du plurilinguisme et du pluridialectalisme dans la communication. Finalement, la recherche contemporaine dans ce domaine marqué à la fois par la rigidité des modèles évolutionnistes et structuralistes au sens large semble avoir omis d'approfondir la compréhension des phénomènes qu'elle s'est donnée à étudier en remplaçant le procès d'analyse et de construction théorique par un procès mimologique de modélisation, au risque de substituer à son objet un ersatz dont la description plus aisée en masque les dimensions problématiques.

Quelques commentaires visant à prendre un peu de distance par rapport à ce donné d'évidence que semblent être les « phénomènes-langues » ne peuvent donc pas être inutiles et je vais tenter par un chemin buissonnier, de revenir sur la nature de cet objet linguistique qu'il nous est donné de considérer, et plus particulièrement sur sa dynamique et sa fonctionnalité.

2.3. Pour conclure

2.3.1. Le dit de Stephen Gould

D'entrée de jeu j'ai souligné que le traitement des questions concernant l'*émergence du langage* et celui de l'*évolution des langues* se situent sur des échelles incommensurables mais je crois intéressant de lier ce constat avec celui, très voisin, que Gould (1997, p. 269) a fait, hors du domaine du langage, en distinguant les caractères de l'évolution des espèces et ceux de l'évolution culturelle. Comme on le verra, cela peut conduire à des remarques intéressantes à propos de la nature de l'objet linguistique.

Pour Gould :

L'évolution darwinienne est une histoire de prolifération continue et irréversible... Les espèces ne s'unissent pas entre-elles... ; l'évolution naturelle est un processus permanent de séparation et de différenciation [...]. En revanche, le changement culturel est puissamment stimulé par la fusion et l'anastomose de différentes traditions. Un voyageur intelligent peut découvrir la roue dans une contrée étrangère, rapporter l'invention chez lui et changer radicalement et définitivement la culture de sa propre société [...]. Cette mise en commun des traditions, moteur extrêmement puissant du changement culturel, est un mécanisme totalement inconnu dans l'univers plus lent de l'évolution darwinienne.

Ainsi donc :

[L]e changement culturel [...] est un processus potentiellement lamarckien. Tout savoir acquis par une génération est susceptible d'être transmis à la génération suivante grâce à ce que nous désignons du très noble mot d'éducation. Si j'invente la première roue, ma trouvaille n'est pas condamnée à l'oubli par une intransmissibilité héréditaire (comme l'est tout perfectionnement purement corporel). Il me suffit d'apprendre à mes enfants, à mes apprentis, à mon groupe social, comment faire cette roue.

Et encore :

[L]e changement culturel, en revanche, est potentiellement progressif ou auto complexifiant, car l'hérédité lamarckienne provoque l'accumulation, par transmission directe, des innovations favorables, et les emprunts entre traditions permettent à toute culture de choisir et d'adopter les inventions les plus utiles de plusieurs sociétés distinctes.

2.3.2. La nature des « langues »

C'est un même modèle évolutionniste¹ qui est retenu qu'il s'agisse de la diversification des espèces ou de celle des langues, et c'est toujours lui qui le plus souvent – et indépendamment

¹ Cf. Schleicher (A.). [1863] 1980. « Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft ». in : Tort (P.). Évolutionnisme et linguistique. Paris : Vrin [La Théorie de Darwin et la science du langage, trad. M. de Pommayrol].

de la méthode choisie pour établir la division¹ – est en arrière-plan de la recherche sur l'évolution des langues. Or sa légitimité ne va pas de soi et la précédente référence gouldienne prend ici sa valeur en fournissant un intéressant parallélisme : s'il semble évident que l'échelle de préhension de l'évolution du langage est compatible avec celle de l'évolution des espèces, il est tout aussi évident que l'échelle de l'évolution des langues, elle, est du même ordre que celle qui est pertinente pour appréhender l'évolution de la culture².

Le parallélisme ne s'arrête pas là car le fait que l'on trouve des cultures différenciées, tout comme celui que l'on trouve des langues différenciées, n'implique pas que cette différenciation résulte du seul fait d'un procès de division continue – loin de là. Et ce que l'on est tenté d'admettre pour les *cultures* est tout aussi valable pour les *langues*. Comme les cultures, les langues et/ou des éléments de la langue peuvent s'emprunter, se diffuser, se partager, se modifier au contact. Les sociétés peuvent être plurilingues tout comme elles sont pluriculturelles ; elles peuvent être conduites à changer de langue comme de culture, à modifier profondément leurs façons d'être et leurs valeurs comme à transformer drastiquement leurs façons de parler et leurs règles linguistiques. Les langues actualisées dans le présent (dans tous les présents) peuvent résulter d'évolutions indépendantes et souscrire correctement aux régularités phonétiques attendues, mais elles peuvent aussi manifester les « mixtes » les plus divers. Et *les acquis peuvent être transmis*. Ajoutons encore que, pas plus qu'il n'existe de groupes humains sans « culture(s) » qui les lient, il n'en existe sans « langue(s) » qu'ils partagent³.

Dans cette perspective prendre la partie pour le tout, c'est-à-dire se focaliser sur *la-langue* et vouloir rendre compte du tout de l'évolution des langues par une théorie de l'évolution régulière par division (sans théorisation des déterminations contextuelles du phénomène linguistique à travers son usage, ses fonctionnalités, sa dynamique et sa multicodecité) est sans doute une erreur théorique⁴. C'est aussi la plus répandue.

2.3.3. Le contact au cœur des langues

Ces considérations sur la perméabilité des codes des langues et sur leur sensibilité potentielle à l'emprunt, à la diffusion, à la transformation sous l'effet du contexte et sur la nécessité de les théoriser ouvrent une voie à l'étude empirique du contact des langues qui cesse dans cette perspective d'être marginale pour constituer le cœur même d'une réflexion sur la dynamique des langues. C'est ainsi que l'approche concrète de situations de mélanges linguistiques, de formations créoles tout autant que l'ensemble des travaux sur les plurilinguismes et sur les faits de convergence finissent par montrer la nécessité de s'intéresser autrement que de façon marginale aux considérations sur le contact des langues et de retenir *la-langue* hypostasiée non plus comme un cadre intangible de tout usage communicationnel mais comme un simple objet symbolique, constructible et restructurable, normalement négociable en contexte communicationnel. Et de ce fait très concrètement présent dans le détail de ses manifestations⁵.

Mais l'on peut aller plus loin dans la préhension du contact et développer l'hypothèse que, à travers une production linguistique aussi monolingue et homogène qu'elle puisse paraître se développe aussi une *stratification continue* résultant de l'usage même des codes, ne serait-ce que par le simple processus autonymique du « pointage » de concrétisations linguistico-langagières particulières antérieurement manifestées dans le discours. Stratification qui génère un *contexte de « contact »* au cœur des langues elles-mêmes. L'on est alors dans une nouvelle perspective (prospective ?) : non plus celle d'une reconstruction des langues mais celle d'une reconstruction de l'objet de l'étude.

¹ Cf. Nicolai, 2000, pp. 61 et sv.

² Ce qui est sans lien direct avec l'hypothèse avancée concernant l'origine du langage, qui attribuerait son émergence au développement culturel.

³ Notons toutefois que cette homologie entre les deux domaines est « globale » : il n'existe pas pour autant un quelconque rapport de dépendance entre des traits/comportements culturels et des traits/comportements linguistiques.

⁴ Le « modelage » qui s'ensuit et les conséquences de la tendance hypostasier la construction de « la langue » du milieu linguistico-langagier dans lequel elle prend sa forme n'ont pas été mesurées.

⁵ Toutes les études sur les dynamiques normatives supposent ce type de visibilité.

3. Le point de vue du chercheur

Le point de vue du chercheur n'a aucune transcendance : ce n'est pas le point de vue de Dieu aurait-on pu lancer au 18^{ème} siècle si en ce temps-là les chercheurs avaient existé. Le point de vue du chercheur n'a aucune exterritorialité : ce n'est pas un point de vue depuis Sirius aurait-on pu aussi tenter à la même époque. Le point de vue du chercheur est intrinsèquement et irrémédiablement interdépendant de la construction de son objet et du contexte de cette construction, peut-on essayer aujourd'hui. À quoi cela nous conduit-il ? Tout d'abord à prendre quelque distance envers ce que nous assertons et ici l'effectivité d'un processus permanent d'homéostasie dans la construction, la perception et la diffusion de propositions (ici à vocation scientifiques) est probablement importante à prendre en compte.

Et qu'assertons-nous ici ? D'une part des propositions d'existence et des caractéristiques formelles que nous attribuons à des objets partiellement saisissables dans le monde sensible et partiellement construits dans l'intersubjectivité ; et d'autre part des propositions d'interprétation à propos de ces phénomènes. Concrètement ces objets sont les « langues », les « mots » : ils ont une réalité empirique mais celle-ci est dépendante d'un accord intersubjectif les concernant. Ainsi on peut être d'accord sur la proposition « il y a des langues », mais au-delà de cet accord ce qui est reconnu « langue » ici peut ne pas être tenu pour tel ailleurs ; ce que je reconnais comme « caractéristique intrinsèque » de la langue peut ne pas être tenu pour tel dans un autre cadre théorique ou dans un autre contexte : on peut avoir une intuition de ce qu'est un mot mais cela n'implique pas que l'on en fasse la même analyse.

Une partie du fondement de ces propositions d'existence est vérifiable objectivement dans le monde sensible mais une autre partie n'est vérifiable que par l'élaboration d'un accord, d'une homéostasie dans un processus de construction discursive plus ou moins bien indexé sur le monde extérieur.

Alors, dans ce contexte, que signifient les « ressemblances » ? Que signifient les questions de réduction (et donc d'aveuglement au sens propre) dont l'évidente nécessité nous conduit à structurer nos langues ? Y a-t-il des formes « prototypiques » des langues et des mots ? Ou bien cela résulte-t-il simplement d'un accord conduisant à une perception stéréotypée que l'on stabilise de fait dans l'intersubjectivité, puis à partir des propriétés desquelles on construit un cadre théorique ? Ou bien les deux composent-ils ?

Lier la nécessité de la description des objets que l'on se donne (les langues, les mots) et l'effectivité (efficience ?) de cette description non seulement à la référence de leur matérialité concrète et de leur existence conceptualisée et théorisée mais aussi à *la nécessité de reconnaissance du type de processus mis en œuvre dans cette pratique qui les fait exister* me semble être un pas important pour faire avancer cette pratique elle-même.

Cela ne résout aucun problème, mais cela aide à comprendre pourquoi, n'étant ni Dieu, ni habitant de Sirius, la prise en compte non pas de la relativité des réalités empiriques mais celle des constructions intersubjectives que nous faisons à leur rencontre est un point aveugle de notre approche. Et les points aveugles de cette nature semblent perdurer à travers les siècles. Ils sont co-extensifs à la construction des mythes. Celui de la recherche sur les origines des langues en est probablement un.

Références bibliographiques

- Boë (L.-J.), Bessière (P.) & Vallée (N.). 2003. « When Ruhlen's « mother-tongue » theory meets the null hypothesis ». Communication au *Congrès International des Sciences Phonétiques*.
- Bickerton (D.). 1981. *Roots of Language*. Ann Arbor : Karoma.
- Bickerton (D.). 1990. *Languages and Species*. Chicago : Chicago University Press.
- Bickerton (D.). 2001. « Linguists play catchup with evolution ». in : *Journal of Linguistics*, 37, pp. 581-591 [review article].
- Calvin (W.-H.) & Bickerton (D.) 2000. *Lingua ex Machina : Reconciling Darwin and Chomsky with the Human Brain*. Cambridge Massachusetts : M.I.T. Press.
- De Brosses (Ch.). 1760. *Du culte des dieux fétiches ou parallèle de l'ancienne Religion de l'Égypte avec la Religion actuelle de la Nigritie*. Paris.
- De Brosses (Ch.). 1765. *Traité de la Formation mécanique des Langues et des Principes de l'Étymologie*. Paris.
- Cavalli-Sforza (L.). 1996. *Gènes, peuples et langues*, Paris : Odile Jacob.
- Court de Gebelin (A.). 1776. *Histoire naturelle de la parole ou Précis de l'Origine du Langage & de la Grammaire Universelle. Extrait du Monde Primitif*. Paris.
- Denina (C.). 1794/95. [1799]. « Sur l'origine commune des langues allemande, esclavonne, ou polonaise & latine ; et sur l'origine de la langue italienne ». in : *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres*, Classe de belles-lettres, S. 68-112. - Berlin : Decker.
- Dessalles (J.-L.). 2000. *Aux origines du langage, une histoire naturelle de la parole*. Paris : Hermès.
- Erdem (E.), Lifschitz (V.), Nakkhleh (L.) & Ringe (D.). 2003. « Reconstructing the Evolutionary History of Indo-European Languages using Answer Set Programming ». in : *Lecture Notes in Computer Science*, Springer-Verlag, Heidelberg, pp. 160-176.
- Fonagy (I.). 1991. *La vive voix*. Paris : Payot.
- Foster (P.) & Toth (A.). 2003. « Toward a phylogenetic chronology of ancient Gaulish, Celtic, and Indo-European ». in : *PNAS*, July 22, vol. 100, N° 15, pp. 9079-9084.
- Gould (St. J.). [1996] 1997. *L'éventail du vivant. Le mythe du progrès*. Paris : Éditions du Seuil.
- Gray (R.) & Atkinson (Q.-D.). 2003. « Language-tree divergence times support the Anatolian theory of Indo-European origin ». in : *Nature*, 426, pp. 435-438.
- Guiraud (P.). 1967. *Les structures étymologiques du lexique français*. Paris : Larousse.
- Holden (C.-J.). 2002. « Bantu language trees reflect the spread of farming across sub-Saharan Africa : a maximum-parsimony analysis ». in : *Proceedings, Biological sciences/The Royal Society*, 269, 1493, pp. 793-799.
- Nicolai (R.). 2000. *La traversée de l'empirique, essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues*. Paris : Ophrys.
- Nicolai (R.). 2001. « La « construction de l'unitaire » et le « sentiment de l'unité » dans la saisie du contact des langues ». in : *Traverses*, pp. 359-85.
- Nicolai (R.). 2003. *La force des choses ou l'épreuve nilo-saharienne. Questions sur les reconstructions archéologiques et l'évolution des langues*. Köln : Köppe.
- Nicolai (R.). 2005. « Language processes, theory and description of language change, and building on the past : lessons from Songhay ». in : Frajzyngier (Z.), Hodges (A.) & Rood (D.-S.), (eds.). *Linguistic Diversity and Language Theories*. Amsterdam, Philadelphia : J. Benjamins, pp. 81-104.
- Nicolai (R.). [Sous presse]. « Du discours aux effets du contact des langues : réflexion sur la fonctions des contraintes anthropologiques dans la dynamique de l'élaboration des Sprachbünde ». in : *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 5 [Nouvelle série], Amsterdam, Philadelphia : J. Benjamins.
- Peterfalvi (J.-M.). 1970. *Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique*. Paris : CNRS.
- Rexová (K.), Frynta (D.) & Zrávý (J.). 2003. « Cladistic analysis of languages : Indo-European classification based on lexicostatistical data ». in : *Cladistic*, 19, pp. 120-127.
- Ruhlen (M.). [1994] 1997. *L'origine des langues*. Paris : Belin.

- Schleicher (A.). [1863] 1980. « Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft ». in : Tort (P.). *Évolutionnisme et linguistique*. Paris : Vrin [*La Théorie de Darwin et la science du langage*, trad. M. de Pommayrol].
- Süßmilch (J.-P.). [1741] 1998. *L'ordre divin dans les changements de l'espèce humaine démontré par la naissance, la mort et la propagation de celle-ci*. Paris : Ined.
- Süßmilch (J.-P.). 1746. « Réflexions Sur la convenance de la Langue Celtique, et en particulier de la Teutonique avec celles de l'Orient, par lesquelles on démontre que la Langue Teutonique est matériellement contenue dans les Langues Orientales, et qu'elle en descend ». in : *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin*. Berlin : Haude et Spener, pp. 188-203 [1745].
- Süßmilch (J.-P.). 1766. « Essai dans lequel on se propose de déterminer le nombre des habitants de Londres et de Paris ». in : *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin*. Berlin : Haude et Spener, pp. 453-463 [1759].
- Tort (P.). 1980. *Evolutionnisme et linguistique*. Paris : Vrin.
- Warnow (T.), Evans (St.), Ringe (D.) & Nakhleh (L.). 2004. « A Stochastic Model of Language Evolution that incorporates Homoplasy and Borrowing ». Paper presented at the *MacDonald Institute*.

Annexe

Relevé des données présentées par Sűbmilch concernant la lettre R¹, in : Réflexions Sur la convenance de la Langue Celtique, et en particulier de la Teutonique avec celles de l'Orient, par lesquelles on démontre que la Langue Teutonique est matériellement contenue dans les Langues Orientales, et qu'elle en descend - *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin*, 1745. S. 188-203. - Berlin : Haude.

Voces Orientales				Voces Celticae & inprimis Teutonicae			
1	<i>gourabon</i>	a	corvus	corbeau	<i>Rabe</i> ; Belg. <i>Rave</i>	corvus, abjecto gain maxime gutturali ac difficili.	corbeau ;...
2	<i>renck</i>	p	fraus, imposture, techna, ludificatio	imposture, ruse, fourberie, mystification	<i>Raencke</i> (h.e) ; Belg. <i>Ranken</i>	technae ac fraudes.	ruses, fourberies avec fraudes
3	<i>rafaa</i>	a	abstulit, sustulit	emporter, entraîner ; présenter	<i>Raffen</i> , wegraffen, <i>rapen</i> . rapfen. ropfen ; Belg. raapen ; lat. <i>Rapio</i> .	Anglo Sax. raefen, rapina, reafian, rapere, spoliare	entraîner, emporter, enlever de force, dépouiller
4	<i>ragahha</i>	a	propendit, praeponderavit libra, superavit, praestitit, praevaluit	peser, être pesant, prépondérant, peser plus d'une livre, dépasser, prévaloir	<i>Ragen</i> , hervorragen		
	<i>ragih</i>	a	praeponderans, superans	au dessus de, prédominant			
5	<i>ramam</i>	h	extulit se attoli, elevari	s'élever	<i>Ramen</i>	suspendere Gothice	
	<i>ramah</i>	h	excelsum	élevé, haut	<i>hramjan</i> (h.e)	in altum agere	pousser vers le haut
	<i>ram</i> , pl. <i>ramim</i>		excelsi, elati, collis, ara.	élevés, haussés, colline, autel	<i>Ram</i>	crux. ab altitudine & ara & collis	croix en hauteur, autel, colline
					<i>Raam</i>	fuligo, quod alta petat	
6	<i>ramah</i>	h	jecit, jaculatus est	jeter, lancer	<i>Ramen</i>	terminum, scopum petere, figere	atteindre son but, borne, limite
	<i>rama</i>	a	sagitta petivit scopum	flèche qui atteint son but	<i>beramen</i>		
	<i>ramin</i>	a	jaculator, sagittarius	lanceur, accusateur ; archer	<i>Ram</i>	terminus, scopus	limite, cible
					<i>Ramin</i>	nomen gentis nobilis, vertas Schütze	nom d'une famille noble
7	<i>ramah</i>	s	fundamentum jacere, fundare, injicere	jeter les fondements, bâtir, jeter dans, inspirer, susciter	<i>Rammen</i>	arbores in terram adigere ad fundamenta jacienda	enfoncer des arbres dans la terre pour jeter/bâtir des fondations
	<i>ramma</i>	a	aedificavit, reparavit domum	construire, réparer la maison			
8	<i>ranaa</i>	a	flaccus, gracilis fuit	flasque, être maigre	<i>Ran</i> Belg. <i>rank</i>	gracilis, ein rarer Leib. dun, smal, tanger	maigre
9	<i>rawzel</i>	c	pera viatoria & coriacea, cui viaticum imponitur	sac de voyage en cuir que l'on prend pour la route	<i>Ranze</i> , <i>raenzel</i>	sarcina viatoris, levi immunatione	bagage d'un voyageur, de poids léger
	<i>razmaron</i> , pl. <i>razamon</i>	a	Sarcina, vestes in unum colligatae & convolutae	bagage, paquetage, vêtements rassemblés et roulés en un balot			
10	<i>ranisaton</i>	a	extremitas rei, cartilaginis nasi, manicae ora	extrémité d'une chose, du cartilage du nez, attache d'une manche	<i>Ransi</i>	margo, extremitas rei. id. q. Rand, Bort.	marge, frontière, bord, extrémité d'une chose
11	<i>raaseh</i>	h	movit, contremuit, concussus est cum impetu, strepitu	bouger, trembler, être secoué avec force, avec bruit	<i>Rauschen</i> Belg. <i>ruisschen</i> , <i>ruissen</i> . Angl. rush, crush. Anglo Sax. raescettan	cum strepitu moveri. Gr. ποικεω.	être secoué avec des mouvements bruyants
	<i>raascha</i>	a	tremuit, tremulum reddidit	trembler, produire un tremblement			
12	<i>raaschan</i>	a	celeriter incedens	avançant rapidement	<i>Rasch</i> , <i>risch</i> . Belg. <i>ras</i> , rasselyk, rasheit		
13	<i>raauschon</i>	a	capite tremens	tremblant de la tête	<i>Rausch</i> Belg. <i>roes</i> , <i>roezig</i>	crapula.	ivresse
	<i>raauson</i>	a	capite tremens, celeriter jactans pedes, capite tremens prae somnolentia, incessu vacillans	tremblant de la tête, agitant rapidement les pieds, dodelinant à cause de la somnolence, vacillant dans sa marche (titubant)			
14	<i>rasa</i>	s	delirium, vertigo	délire, tournoiement	<i>Rasen</i> . Belg. <i>raazen</i> , <i>raasbollen</i>		

¹ Dans le relevé original l'auteur a utilisé pour ses gloses la langue véhiculaire de son époque. Les temps ayant changé, j'ai pensé qu'il était utile de proposer une traduction française des gloses latines. Mais n'ayant pas une connaissance suffisante de ce véhiculaire ancien c'est à l'obligeance de Sylvie Mellet que je dois cette traduction. Je la remercie ici de sa gentillesse et du temps qu'elle a bien voulu y consacrer.

15	<i>rasaa</i>	a	stabilis, firmus, immotus fuit, navis stetit ad ancoram	stable, ferme, être immobile, navire à l'ancre	<i>rasten</i> . Belg. <i>rust</i> . Angl. <i>rest</i>		
16	<i>razaz</i> , <i>resas</i>	e, c, s	quassavit, concussit, collisus est	secouer (comme un prunier), choquer l'un contre l'autre frapper contre	<i>rassen</i> , <i>rasseln</i> . Gr ; <i>ράσσω</i> . Belg. <i>rateln</i> , <i>ratelwacht</i>	collidor.	être frappé contre quelque chose, heurter
17	<i>rati</i>	a	doctus, eruditus vir ac doctor, pecul. rerum divinarum	savant, homme érudit, spécialement dans les affaires divines	Rath (h.e) Belg. <i>raad</i>	legum peritus, legum doctor.	connaisseur des lois, docteur des lois
	<i>rad</i>	p	honoratus, magnus	honoré, estimé, grand			
	<i>ratton</i>	a	Princeps loci & Praefectus	chef local, préfet			
18	<i>rata</i>		consilium iniit (malum) s. viam monstravit, direxit, erudit, monuit. Admonitor	prendre une résolution, montrer la voie, diriger, instruire informer, avertir	<i>Raten</i> , Belg. <i>raaden</i>		
19	<i>ratsaa</i>	h	perforavit	trouer, perfore	<i>Ratze</i> Belg. Rot, rat, rot-muis	glis. quod fruges absumat & comminuat.	loir qui détruit, anéantit les moissons
	<i>ratsaa</i>	a	comminuit	mettre en pièces, broyer			
	<i>rezinta</i>	h	curculio, vermis fruges absumens	charançon, vers qui mange les fruits			
20	<i>rabaa</i>	a	abstulit, sustulit	emporter, entraîner ; présenter	<i>Rauben</i> , <i>rauber</i> . Belg. <i>rooven</i> , <i>roven</i> . <i>Roof</i> . <i>Roover</i>		
	<i>ruba</i>	p	raptor, furans	voleur, qui dérobe			
21	<i>rafaa</i>	a	vestem resarcivit, hinc	raccommoder un vêtement	<i>Rauba</i>	Alam. vestis. Gall. & Ital. robe, roba	vêtement germanique, gaulois et italique
	<i>marfaon</i>		vestis preciosa	vêtement précieux			
	<i>raffon</i> , pl. <i>rofoufon</i>	a	vestis pannusque mollis	vêtement en tissu et souple			
22	<i>radaa</i>	a	infecit, inquinavit, depravato colore fuit	imprégner, souiller, ; être d'une couleur sale, décoloré	<i>Raude</i> , <i>reude</i> Belg. <i>ruidigheid</i> , <i>ruidig</i>	scabies, quae corpus inquinat, commaculat.	gale qui gâte (corrompt) et souille le corps
	<i>radaon</i>	a	macula, inquinamentum, vestigium sanguinis in corpore	tache, immondice, ordure, traces de sang dans le corps			
	<i>roudaon</i>		cum totum corpus doloribus cruciatur	être torturé de douleurs par tout le corps			
	<i>muradon</i> (subst.)	a	(a verbo radda) libidinosus, cupidus coeundi	(du mot radda) : libidineux, obsédé d'accouplement	Braut <i>raude</i> . in Saxonia superiori.	vid. Wacht	
23	<i>rua</i>	h	malus fuit, displicuit. it. Deformitas, turpitude	être mauvais, déplaisant. it. difformité, laideur, laideur morale	<i>Rau</i> , rave Sitten, Weter, Lufft (h.e) Angl. rough	malus displicens.	mal déplaisant
	<i>rachhau</i>	a	terra dura, gravior, altiorque	terre dure, trop lourde et trop profonde	<i>Rauch</i> , <i>rauh</i> (h.e) Belg. <i>rouw</i> , <i>rauw</i> , <i>rou</i> , <i>ruww</i> , <i>ruig</i> . Subst. rouheit, rouwheit, ruigheid	asper	rugueux, âpre, raboteux
	<i>rahwon</i>	a	terra lapidosa, eliator	terre pierreuse...	Angl. rough. Anglo Sax. reoh asper, scaber		
	<i>rauhgon</i> , <i>rachaton</i>	a	mollis, tener.	souple, flexible ; rendre, délicat	<i>Rauch</i> , <i>rauh</i> (h.e)	tactu molle	doux au toucher
	<i>rachwon</i> , <i>ruchwon</i>	a	mollis	souple, flexible			
	24	<i>raa</i>	a	abstinuit à re	s'éloigner d'une chose	<i>Reuwe</i> nunc <i>Reue</i> . Anglo Sax. <i>reowe</i> . Belg.	
<i>arawa</i>			a turpibus respuit	se repentir de ses fautes	<i>rou</i> , <i>rouw</i> , <i>berow</i> , <i>rouwen</i>		
<i>raawon</i>		a	cum quis respiscit, à turpibus ad praeclara se convertit	lorsque quelqu'un se repent, se détourne des turpitudes pour aller vers les choses lumineuses (belles, supérieures, excellentes, etc.)			
25	<i>rama</i>	a	excessit, discessit elongatus suit	sortir, s'éloigner, partir	<i>Reumen</i> , <i>Raum</i> . Belg. <i>ruim</i> , <i>ruimte</i> . Anglo Sax. <i>rumian</i>	cedere, locum dare. it. ryman	laisser la place, céder le terrain
	<i>rajmon</i>		discessus <i>Distantia</i>	éloigné par la distance			
26	<i>ranan</i>	h, c	murmuravit	murmurer	<i>Raunen</i> (h.e)	murmurare	murmurer
	<i>rinnum</i>		murmuratio, querela	murmure, plainte ; querelle	Anglo Sax. <i>Runian</i> Angl. to rowne one in the ear. Belg. roenen, ruynen, runen	mussitare, susurrare.	se taire, garder le silence ; murmurer, bourdonner
27	<i>ranan</i>	a	sonuit	sonner, résonner	<i>rana</i>		
	<i>rananon</i>	a	res aestate semper in aqua sonans	chose (animal ?) qui fait sans cesse entendre son cri dans l'eau pendant la chaleur de l'été			
28	<i>raphat</i>	s	corrosus est veribus.	rongé par les vers	<i>Raupe</i> . Belg. <i>rups</i> , <i>rupse</i>		
	<i>iof rowaon</i> , <i>afrowon</i>	a	eruca, vermis qui in oleribus nascitur	chenille, ver qui naît dans les légumes			

29	<i>raffon</i> , pl. <i>rofuwfon</i>	a	arcus. res arcuata (2) vestis, pannus mollis. (3) crates viminea	voûte, arc. Objet courbé. (2) vêtement, tissus souple. (3), claie de bois ou d'osier	Reif (h.e) (2) <i>ref</i> . (3) <i>rif</i> , hodie <i>Ribbe</i> . Rippe Belg. <i>Rib</i> , <i>ribbe</i> . <i>Reif</i> , funis, ligamen- tum. Belg. <i>reep- hout</i> , i.e. <i>Reif holz</i>	quod incurvum & arcuatum (2) olim venter. (3), semicircu- lus osseus pectus arcua- tum efficiens	qui est incurvé et arqué (2) autrefois : ventre, sein (3) poitrail osseux demi circulaire funis = corde, ligamentum = lien
	<i>ruffon</i> , <i>ruffaton</i>	a	funis ad paleas ligandas	corde pour attacher la paille			
	<i>rifaf</i>	p	funis quo pes ligatur	corde pour lier les pieds			
	<i>rifak</i>	p	funis quo pes ligatur	corde pour lier les pieds	<i>Reif</i>	funis, Angl. a roope. Anglo Sax. <i>rape</i>	corde, câble
30	<i>rafafon</i>	a	molles, tenues, deliciosae vestes	vêtements souples, fins, élégants	<i>Reif</i> , <i>rhaff</i> , <i>ref</i>	olim <i>vestis</i> . vide ante Raube. robe num. 21	autrefois vêtement
	<i>rafyfon</i>	a	vestes sericae, nitore splendentes, pallium quod annulo serreo firmatur & supra dorsum rejicitur	vêtements de soie, resplendissant d'un éclat soyeux, manteau qui est attaché par un anneau de fer et qui est rejeté sur l'épaule	Anglo Sax <i>raefels</i> , vestes, it. <i>reaf</i> , hinc Latino barb. <i>raupa</i> , <i>raubaroba</i> . Angl. <i>robe</i>	propre <i>vestis</i> pretiosior	à proprement parler, vêtement assez précieux (coûteux)
31	<i>rafyfon</i>	a	(2) <i>resplendens rore arbor</i>	arbre resplendissant de rosée	<i>Reif</i> , ros. Belg. <i>ryp</i> . <i>rief</i>		
32	<i>raefon</i> . it. <i>Raefra- fon</i>	a	<i>deorsum pendentes rami. Arbor ramis promissis</i>	branches pendant vers le bas arbre aux branches pleureuses	<i>Rebe</i> . Belg. <i>Ranik van een Wynstock</i>		
33	<i>refaa</i> , <i>rifaa</i>	a	<i>demessarum frugumin aream comportatio</i>	moyen de transport des blés coupés vers l'aire de battage	<i>Reiffen</i> Belg. <i>ryp</i> , <i>rypen</i> . Angl. & Anglo Sax. <i>ripe</i> ,	<i>maturescere</i> . <i>maturus</i> .	mûrir, mûr, faucher, moissonner moisson- neur champ de céréales, récoltes
	<i>eyarmür - rifaa</i>	a	<i>tempus ejus rei seu triturationis</i>	moment de cette chose (sans doute du transport ???) ou du battage	Anglo Sax. <i>ripiān</i> , <i>rippān</i> , <i>falcāre</i> , <i>metere</i> . <i>Rippeare</i> , <i>messor</i> . <i>Ryp</i> , <i>Seges</i> , <i>standing corne</i>	<i>maturescere</i> .	faucher, moissonner moissonneur champ de céréales, récoltes
34	<i>rakam</i>	a	<i>arithmetica, notatie</i>	arithmétique, action de marquer un signe, de noter	<i>Recken</i> . <i>Rechnen</i> . Belg. <i>rekenen</i> . <i>rekenaar</i> , <i>rekening</i>		
	<i>ehli rakam</i>		<i>arithmeticus</i>	mathématicien			
	<i>rakn</i>	a	<i>notare, scribere, pingere</i>	marquer, écrire, représenter			
35	<i>Harac- kon</i> feu <i>harra- chon</i>	a	<i>radix gulae ad partem superiorem</i>	partie supérieure de la racine du gosier	<i>Rachen</i> . Francis olim II <i>racho</i> Anglo Sax. <i>raca</i> . Belg. <i>raak</i>		
36	<i>raechg</i>	p	<i>iracundus</i>	irascible, irritable, emporté	<i>Rache</i> . <i>rachgierig</i> . Belg. <i>raak-gierig</i>		
	<i>rekinon</i>	a	<i>gravis, modestus, constans vir</i>	pondéré ; modéré, mesuré, calme ; homme mûr	<i>Rekkīn</i> (h.e) Goth. <i>Reeks</i> Lat. <i>rex</i> . Anglo Sax. <i>Rica</i> . <i>Rick</i> , <i>rik</i>	ol. heroës, bellatores. Landrecker duces & Proceres provinciae Ita quoque veteres	autrefois : héros, combattants ; chefs et personnages éminents d'une province ; roi. On désigne aussi de ce terme les anciens
	<i>Rüknon</i>	a	<i>praesidium, fucimen- tum, robur it. validus. Proceres regni</i>	garde, ??? ; solide et costaud. Les grands d'un royaume	It. Anglo Sax. <i>Rice</i> , <i>regnum</i> , <i>ditio</i> , <i>imperium</i> (nobis <i>Reich</i>) <i>Riesiam</i> , <i>regnare</i> . <i>Recen- dome</i> , <i>regimen</i> , <i>gubernatio</i> . <i>rece- nyssē</i> , <i>directio</i>		royaume, empire, domination, autorité, gouvernement
37	<i>rekana (verb.)</i>	a	<i>requievit, nixus est</i>	être reposé, prendre du repos			
	<i>rükkn</i> , pl. <i>erkan</i>	a	<i>praesidium, fulcimen- tum rei & res magni momenti. Proceres regni</i>	garde, soutien, appui, état d'une chose ; choses de grande impor- tance ; grands personnages d'un royaume			
38	<i>arkow- non</i>	a	<i>Princeps (pecul. agricultorum) est à praeced. verbo</i>	chef (notamment des agri- culteurs)		<i>Ἀρχων</i> . ita <i>Castellus</i>	
	<i>raah</i>	h, a	<i>pavit. oves educere, regere, tueri</i>	faire paître les brebis, les élever, les mener, les surveiller, protéger		<i>Hinc</i> (1) <i>Roy</i> , <i>rex</i> . <i>Amercanis</i> <i>Rouë</i> , <i>roë</i> , plur <i>roeed</i> , <i>rouanez</i>	roi
39	<i>roaeh</i>	h	<i>pastor. amicum se praebens</i>	berger se présentant comme un ami		(2) <i>Raugraf</i> <i>germanorum</i> <i>Praefectus</i> <i>Imperatoris</i>	Préfet impérial
	<i>rain</i> , pl. <i>ruaton</i>	a	<i>Pastor. Praefectus cuiuscunque rei</i>	berger. Préposé à quelque chose		(3) <i>Roland</i> inde <i>fortassis</i> <i>explicationem</i> <i>quoque accipit</i>	
	<i>ryaje</i>	a	<i>observare, regere, curare</i>	faire attention, guider/diriger, prendre soin de			
	<i>raey</i>	a	<i>pastus, rectus</i>	nourri, dirigé			
	<i>raeaja</i>	a	<i>subditi, coloni</i>	soumis, colonisés			

40	<i>raka</i>	h	expandit	exposer à l'air, développer, expliquer	<i>Recken</i> (h.e)	expandere, extendere Belg. <i>rekken</i>	peser avec soin, juger, apprécier ; étendre, allonger, élargir
	<i>rikkaim</i>	h,c	extenuationes laminarum	action de rendre minces des feuilles, des lames, des plaques			
41	<i>reka</i>	c	vestem resarcivit	il raccommode un vêtement	<i>Rock</i>	vestis, Gr. Ρακκος Belg. <i>rok</i> . Anglo Sax <i>roce</i> , tunica. Hine Latino Barb. roculus, roecus, rochus, rochetum, item Anglicum <i>roctet</i> , rocket	vêtement, tunique
	<i>rekoa</i>	c	maculosum, maculis conspersum	taché, maculé de taches			
	<i>rakua</i>	c	resartum	raccommoquer, réparer			
		s & sam	pannus, vestis, vestimentum	morceau d'étoffe, vêtement			
	<i>rokaton</i>	a	panniculus, assummentum	guenille, lambeau d'étoffe ; pièce (au sens de : morceau de rapiéçage)			
42	<i>rakan</i>	c	abstulit, eripuit, evacuavit, ejecit, expuit	enlever, arracher, évacuer, jeter hors de, cracher/vomir	<i>Reka</i>	Island, ejicere	jeter hors de, chasser
	<i>rekan</i>	c	vacuus, inanis, it. amens	vide, vain ; fou	<i>rek</i>	res naufragae, ejectae	chose naufragée, jetée au loin
	<i>rakijon</i>	a			<i>brach</i>	res abjecta, sputum	chose immonde ; crachat
	<i>raka</i>	s			<i>Wrach</i>	Suecis, ejectamenta maris	fucus???? Rejets de la mer
	<i>rakaa</i>	a	mente laboravit, proscidit dicteris, satyra	travailler intellectuellement ; blesser d'un bon mot, d'un sarcasme	<i>Werck pro Wreck. Racker</i>	stupa, ejectamentum lini	étoupe, détrit en/du lin
43	<i>redah</i>	c	castigare, erudire	réprimander, punir ; enseigner, former	<i>Rede</i>	Belgis Vernunst. Vers-tand	
	<i>red & redd.</i>	p	peritus, intelligens, philosophus	habile, expérimenté, intelligent, sage	<i>redenlos, unvernünftig. redelyk, verstanding, witzig. een redelick Dier</i>	ubi intelligenter ac decenter agitur	quand on agit intelligemment et convenablement
	<i>rede</i>	p	ordo, series, regula, linea	ordre, série, règle, ligne			
	<i>ridaon</i>	a	intelligentia, decus, debitum	intelligence, honneur/décence ; dette	Anglo Sax. redlic	consultus. redeleas, praeceps. & c. Goth. <i>rathjo</i> . Alam. <i>redina</i> Lat. ratio	décision chef raison
44	<i>Raedda</i>	a	(1) respondit, contradixit, refutavit, contenderunt inter se	répondre, contredire, réfuter, discuter/polémiquer	<i>rede</i>	sermo, qui verbis aliorum reponitur, dein generatim qui eunque	
	<i>reed</i>		refutatio	réfutation			
	<i>reddi gewab</i>		respondio	réponse			
45	<i>Raedda</i>		(2) reddidit restituit, retractavit. recuperatus, restitutus est, restitui curavit	rendre, restituer, retirer, repris, rendu	<i>Redden</i> Belg. nobis <i>retten</i> , erretten		
	<i>rididem</i>	a	restitutio redd.	rétablissement, réparation, restitution			
	<i>reta</i>	c	reduxit, reverti, fecit	ramener, revenir, faire			
46	<i>ridaon</i>	a	pallium, vestis, operimentum	manteau, vêtement, couverture	<i>Rideau</i>	Gall	
	<i>Regg. regga</i>	a	movit, agitavit, tremere fecit	faire bouger, agiter, faire trembler	<i>Regen, erregen rege, commotus. Belgae non habent</i>	ciere, commovere,	mettre en mouvement, secouer
	<i>regreg</i>	a	mobilis, tremulus	mobile, tremblant			
	<i>regf</i>	a	commovere & commoveri	remuer et être remué (secoué)			
	<i>regd</i>	a	tremere. terreri	trembler, être effrayé			
47	<i>ergowg aton</i>	Inde	oscillum	balançoire	<i>Ergern, sich ergern</i>	ira in motum conjici & conturbari	
	<i>Ter-guwgaton</i>	a	perturbatio, conturbatio	perturbation, trouble			
	<i>Raegon</i>	a	pluvia aqua, spec. stagnans	eau de pluie, spécialement stagnante	<i>Regen Rigo</i>	pluvia.	pluie. Faire couler
	<i>raegion</i>	a	pluvia frequens	pluie dense	<i>Rege</i> Belg. <i>regen</i>	vox antiqua Celtica de fluviis adhibita.	
48	<i>rigan, plur. rega</i>	a	aquae stagnantes inhibitae	eaux stagnantes, retenues	Angl. rain. Anglo Sax. ren. renboga, iris. renian, pluere, to raing, ren, pluvialis		
	<i>Rege</i>	p	ordo, series, vestigium	ordre, série, trace	<i>Reege, reige, reihe.</i> Latino barb. <i>riga</i> , Gall. <i>raje</i> , raye, Bel. <i>ry, rek, rang</i>	riga = sillon, raie	
49	<i>ick ege diraeht</i>	p	una serie arbores plantare	planter les arbres sur une rangée			

	<i>nisan-dem</i>						
50	<i>Regia, regen</i>	a	ora latusve pecul. putei, regionis, coeli	bord ou côté, en particulier d'un puit, d'une zone, d'une région du ciel	<i>Regio</i>	zone	
51	<i>raehha</i>	a	latiore ungula praedita capra, equa	chèvre munie d'un sabot assez large, jument	<i>Reh</i> Belg. <i>ree, rhee.</i> Angl. a roe, roe buck. Sax. <i>raa</i>	caprea, cerva.	chevreuil, cerf
	<i>rehaon</i>	a	latitudo unguiae	largeur de l'ongle			
52	<i>rumph. pl. rimah et ermah</i>	a	hasta, lancea	lance, javelot	<i>Reem</i> rimyn (h.e) Ruder-Stange. Lat. <i>remus.</i> Belg. <i>riem, roer</i>		rame, aviron
	<i>remmah</i>	a	hastarum confector	fabricant de lances			
53	<i>rejaon</i>	a	mundum illum reddidit	rendre propre	<i>Rein</i> Belg. <i>rein</i>		
54	<i>rehaek</i>	a	attingere, prope esse, accedere	atteindre, être proche, s'approcher	<i>Rehken, reichen,</i> erreichen. Belg. <i>raaken, reiken.</i> Angl. to reach. Anglo Sax. <i>raecan, araecan</i>		
55	<i>rejon, rion</i>	a	fluvii decursus ex alto loco	descente d'un fleuve depuis un lieu élevé	Rhein : Belg. Rhyn.	nomen fluvii	nom d'un fleuve
56	<i>rezz, rüzz pro erüzz</i>	a	Oryza	riz	Reiss. Iral. rifo. Gall. ris.	Oryza	riz
57	<i>rahsa</i>	p	multum peregrinatus	ayant beaucoup voyagé	<i>Reesen</i> Belg. <i>reizen</i>	proficisci.	partir en voyage
	<i>resan</i>	p	perducens, pervenire faciens	qui conduit à destination, qui atteint son but			
	<i>resa, reisa</i>	c	stadium, curriculum	stade, course			
58	<i>Ruz</i>	h	currere	courir	<i>Rosi</i> Belg. <i>ros</i>	equus. a cursu dictus.	cheval de course
	<i>Roz</i>		currens, cursor	courant, coureur			
59	<i>raasa</i>	a	Caput fuit, praefuit, rexit	être à la tête de, diriger	<i>Reisen</i>	surgere, erigi, caput esserre.	surgir, se dresser, sortir la tête, dresser la tête au-dessus des autres
	<i>rejs, rejjis pro reis</i>	a	caput, princeps, praeses, primus	tête, chef, celui qui préside, le premier	Anglis imprimis mansit, to rise, rising. <i>Riese</i> , caput super alios efferens. <i>Riese</i> olim Praefectus militum, der oberste <i>Ries.</i> Belg. <i>reus, reuzen-groose</i>		
60	<i>Reisi dilaweran</i>		militum dux	chef des soldats			
61	<i>Resas</i>	c	rumpi, dirumpi, confringi in minutas partes	être rompu, cassé, brisé en mille menus morceaux	<i>Reissen</i>	Gr. $\rho\eta\sigma\sigma\epsilon\iota\nu$	
	<i>resisim</i>	h	ruptarum majores	fractures importantes	<i>Riss</i>	ruptura. Gr. $\rho\eta\sigma\sigma\iota\varsigma$	rupture, fracture
	<i>raezz</i>	a	frangere, conterere, comminuere	casser, briser/broyer, détruire	<i>Ritze</i>	ruptura	rupture, fracture
	<i>ress, plur. Risas, res</i>	a	vestis dissoluta, trita	chose, vêtement déchiré(e), broyé(e)	Anglice to raze, rumpere, diruere Belg. <i>ryten.</i> t cum s saepe commutatur		briser détruire
	<i>rissaset</i>	a	teri ac dissolvi	être broyé et dissout			
	<i>Rize</i>	p	minutum contritus	déchiré en menus morceaux			
	<i>ris</i>	p	vulnus, ulcus	blessure, plaie ; ulcère			
62	<i>ress</i>	a	conspergere humore, parum pluviae & sparsim emittere	asperger d'un liquide, arroser d'un peu de pluie légère	<i>Riesen, rieseln,</i> <i>es rieselt,</i> si pluvia sparsim ac leniter cadit ac decidit aestate	guttatim cadere,	tomber goutte à goutte es rieselt = quand la pluie tombe lentement et en gouttes espacée en été
	<i>risas</i>	a	pauca & sparsim irorans aqua	arroser/humidifier de quelques gouttes d'eau dispersées	<i>Ros,roris.</i> Lat.		rosée
	<i>riz</i>	p	fundens, spargens	répandant, aspergeant	<i>Rosee</i> Gall.	pluvia tenuis Restat quoque in Arroser	pluie fine
63	<i>razy</i>	a	placens, gratus, acquiescens, gratum habens, ad assensum pertrahere, consentientem reddere	qui plaît, bienvenu ; qui approuve, qui est reconnaissant	<i>Reitzen</i>	ad adsensum, beneplacitum, acquiescentiam pertrahere	conduire à l'approbation, à l'acquiescement, faire que quelque chose plaise
	<i>ryza</i>	a	beneplacitum	qui plaît bien			
	<i>razah</i>	h	beneplacitum	qui plaît bien			
	<i>razia</i>	h	oblectario	amuser, distraire			
	<i>Arazah, in Hiph. hirza</i>	h	acceptum reddere seu facere ut quis quid velit ratumque habeat	faire accepter ou faire en sorte que quelqu'un veuille quelque chose et le ratifie	<i>Hertzen</i> (h.e). <i>Herz, cor, animus,</i> beneplacitum	facere ut quid cui placeat	faire en sorte que quelque chose plaise à quelqu'un
64	<i>Radah</i>	h	desumere, proprie divellere id quod cohaeret	prendre pour soi, en particulier séparer ce qui est attaché ensemble	Raden, roden		
	<i>redia</i>	h	extractio, avulsio	extraction, arrachement			
	<i>redah</i>	c	castigare, erudire, arare	châtier, dégrossir/ éduquer, labourer			

65	<i>Raedai</i>	a	(1) calcavit terram unguis suis equus modo medio inter cursum & vehementiorem gradum. Sublato uno pede in altero subsultim progressus est	un cheval frappe la terre de ses sabots d'une façon intermédiaire entre la course (= le galop ???) et le pas énergique (= le trot ???)	<i>Reiten riden.</i> Angl. <i>ride</i> , riding, rider. Belg. ryden, ryen.	rustici	
			(2) Percussit, jacto lapide petivit, propugnavit lapidum jactu. rem profligavit, & c.	frapper, atteindre d'un jet de pierre, combattre avec des pierres, lapider	<i>Reiten.</i> Anglo Sax. <i>Rad, rade</i> (1) equitatio, iter equestre (2) incur-sus, irruptio, inuasio. <i>Rad-here</i> , exercitus equestris	olim etiam bellum gerere, in bellum prosicisci	autrefois aussi : faire la guerre, partir en guerre équitatio, randonnée équestre invasion, envahissement, cavalerie
66	<i>Raetaa</i>	a	coivit cum muliere, congressui idonea, matura fuit	s'accoupler avec une femme idoine à la rencontre, qui est pubère	<i>Rad</i>	Island. res uxoria	biens de l'épouse
	<i>rataon</i>	a	congressus cum muliere	se rencontrer avec une femme	<i>radspell</i>	divortium	divorce
67	<i>Riach, heriach</i>	h. c. s.	odoratus est	être parfumé, odorant	<i>Riechen.</i> Belg. <i>rieken, ruiken</i>		
	<i>reach</i>		odor, odoratus, fragrantia	odeur, odorant, odeur suave	<i>Ruch, rauch, roich.</i> Belg. <i>reuk.</i> (h.e)	odor, quem respirat. Anglo Sax. rec, fumus, recan, vaporare, evaporare, fumare	odeur qu'on respire, exhaler
	<i>rahha</i>	a	odor, odoratus, fragrantia it. odorem de se emisit	odeur, odorant, émettre une odeur suave			
68	<i>Ruaeh</i>	h. a	ventus, it. Spiritus, Anima, Spiritus Dei, Mens, voluntas cogitatio, Prudentia	vent, it. Esprit âme, Esprit de Dieu, intelligence, volonté, action de penser, Prévoyance, prévision	<i>Ruchen</i>	curare restat in ruchloss h.e. mentis ac prudentiae expers. Anglo Sax. recc, cura, recce-leas, negli-gens, improuidus, piger	
	<i>ruwhhon</i>	a	ventus, it. Spiritus, Anima, Spiritus Dei, Mens, voluntas cogitatio, Prudentia	vent, it. Esprit âme, Esprit de Dieu, intelligence, volonté, action de penser, Prévoyance, prévision			
69	<i>Rit, rita</i>	c	virgultum tenue it. juncies species	rameau fragile, qui a l'aspect d'un jonc	<i>Rute.</i> Belg. <i>roed</i>	virgultum	rameau
70	<i>Rud</i>	c	id	idem	<i>Ried.</i> Angl. <i>reed.</i> Belg. <i>riet</i>	juncus, calamus palustris.	jonc, roseau des marais
	<i>ratat</i>	c. h.	tremuit, contremuit	trembler ; se mettre à trembler	Anglo Sax. red, read		
	<i>Ratio-nem</i>		denominationis junci & virgulti à tremore desumtam esse patet. hinc etiam reliqua nomina ex eadem ratione	il est clair que les dénominations du rameau et du jonc ont été tirées du mot "tremblement". De ce même mot aussi tous les autres noms qui ont la même motivation.			
71	<i>Raas</i>	a	trepidare, tremere	s'agiter, se démener ; trembler	<i>Raus</i>	olim arundo	autrefois roseau
	<i>reays</i>	a	trepidans	agité	Latino Barb. <i>Rau-sea.</i> Gall. <i>Roseau.</i>		
	<i>riason</i>	a	tremulae, hastae	tremblantes/oscillantes ; hampes de javelot	<i>Reis, ries</i>	surculus, virgultum tenue	bouture/marcotte ; baguette, fin rameau
72	<i>Raaraa</i>	a	calamus longus	long roseau, longue canne	<i>Ror Isl. reyr</i>		
73	<i>raa-raat</i>	a	agitata fuit aqua, movit se res	l'eau s'agite, une chose bouge	<i>Rüren Angl. to rear.</i> Belg. <i>roeren</i>		
	<i>raraa</i>	a	commovit oculos, motitavit aures, caudam agitavit	rouler des yeux, remuer les oreilles, agiter la queue			
74	<i>Rarariton</i>	a	aqua in campo tenuiter expansa		restat in <i>Rorreis</i>		
75	<i>Rir, rira</i>	c	humor crassus, mucilago	liquide épais ; moisissure/humeur, glaire	<i>Rur</i>	dysenteria a mucilagine intestinorum corrupta & egesta	dysenterie due à une humeur corrompue qui s'épanche des intestins
	<i>ragron, riron</i>	a	medulla tenuis corrupta & nigra, aqua manans ex ore infantis	moelle fine corrompue et noire, eau coulant de la bouche d'un enfant			
76	<i>Iraddon</i>	a	roseo, ruso colore fuit	être d'une couler rose, rouge	<i>Roth, Angl. red. Redden.</i> Belg. <i>reod, root.</i> Anglo Sax. <i>read</i>	insicere colore ruso aut rubro.	colorer en rouge ou en rose
	<i>redon</i>	a	Vestigium croci seu sanguinis. Sanguini impressit seu per eum duxit	trace de safran ou de sang			

77	<i>rathsa</i> seu <i>raththa</i>	a	tritus, dissolutus fuit funis, vestis, marcore, squalore deformis fuit	la corde a été usée par le frottement, rompue ; le vêtement a été abîmé par la pourriture et la saleté	<i>Rotten</i> , verrotten. Angl. <i>to rot</i> , rotten, rottenneff. Belg. <i>Roesten</i> , nobis <i>Rosten</i>		
	<i>rethson</i>	a	res trita, dissoluta	chose broyée, dissoute			
78	<i>ratha</i>	a	miscere, perturbare, pravum inire consilium seu modum	mélanger, remuer, bouleverser, mettre en désordre, prendre une mauvaise décision ou façon de faire	<i>Rotten</i> , zusammen rotten, Rotten und Secten		
79	<i>rataa</i> (a verbo)	a	formantur subst.		<i>Rotte</i> . Belg. <i>rot</i>	turba hominum.	troupe d'hommes
	<i>rotuow</i> , <i>rataon</i> , <i>rottaon</i> , & <i>denique artaon</i>	ar	multitudo & frequentia hominum	foule, rassemblement d'individus			
80	<i>Ratat</i>	h, c	tremuit, tremere fecit	trembler, faire trembler	<i>Rütten</i>	tremere, trepidare, quaterere	trembler, être secoué
	<i>Rata</i>	a	tumultum, clamorem excitavit, edidit	susciter, provoquer un désordre, faire naître un grand cri	<i>Rutten</i>	tremor, febris, vertigo	tremblement, fièvre, vertige
	<i>ritaton</i> , <i>retaton</i>		tumultus clamor	cri, tumulte			
81	<i>Radza</i>	a	lentus, crassus evasit	sortir épais, visqueux	<i>Rotz</i>	mucus crassus & lentus narium. it. morbus purulentus equorum	morve épaisse, et visqueuse du nez. it. maladie purulente du cheval
		s	sordes, morbus purulentus & pruginosus	crasse/chassie/purulence ; maladie purulente			
82	<i>Radzanna</i>	a	firmus, stabulis fuit	solide, être stable	Belg. <i>Rots</i> , <i>Steenrots</i>	rupes a stabilitate	rochers
	<i>Radznon</i>	a	firmus, stabulis fuit	solide, être stable	<i>Rotz</i>	sepulcra veterum Celtarum à lapidibus ordine circumpolitus	tombeau des anciens Celtes faits avec des pierres disposées en cercle
	<i>arduon</i>		lapides recto ordine constituti, alii aliis impositi. it. Sepulcra veterum	pierres destinées à être déposées en ligne droite, posés les unes sur les autres			
83	<i>Rekisim</i>	h	colles, excelsa, salebrosa	collines, hauteurs, rocailles	hinc rupes Graecis <i>ῥῶξ</i>		
	<i>riksa</i>	c	lapillus, scrupus	petite pierre, pierre pointue			
	<i>rakasa</i>	a	sitmus, stabilis fuit, invenit mineram	???			
	<i>rikason</i>	a	fossilia terrae	tas de terre			
84	<i>Racha</i>	a	constituit, firmavit rem.	établir, consolider une chose ou une affaire	hinc aliud nomen Rupis Celticum Roc, roche, rocher. Angl. rock	de là vient un autre nom celtique du rocher : Roc	
	<i>raki</i> seu <i>rechi</i>	a	durans, stabile, perenne	durable, stable, pérenne			
	<i>rockon</i>	a	fundamentum, terra dura grossior altiorque	fondation, support. Terre dure, assez épaisse et profonde			
85	<i>rawbon</i> , <i>raubon</i>	a	Collis altior	assez haute colline	inde Latinorum <i>Rupes</i>		
86	<i>raekraka</i> , <i>raekrakon</i>	a	quod huc illuc movetur	chose qui est déplacée, transportée ça et là	<i>Rucken</i> . Belg. rukken	movere & moveri.	bouger et être bougé
	<i>rokrakaton</i>	a	commotiones, agitationes	émotions, agitations			
87	<i>Rykkæet</i> , pl. <i>rukuk</i>	a	terrae tractus ad fluvium latus	escarpement de terre le long d'un fleuve (talus, digue ???)	<i>Ruck</i> , <i>rucken</i>	dicitur	se dit
	<i>Rukk</i> & <i>rykk</i>	a	terra expansa	terre étendue		(1) de cacumine rei, montis, tetrae, animalis, quod ascenditur	(1) du sommet d'une chose, d'une montagne... sur lequel on grimpe
	<i>rakuwon</i> , <i>raekuww</i>	a	accumulatus, tumulus terrae prominens	tas, tumulus de terre proéminent (qui dépasse en hauteur)	Ita Hunsruck	(2) de terra expansa & collibus interspersa.	(2) de la terre répandue et étalée entre des collines
	<i>Rakija</i>	a	ascendit, elevavit, extulit superior evasit	monter, s'élever, dresser, s'en aller par le haut		(3)) Gr. <i>ῥαχία</i> , crepido littoris petrosa, littoris salebrae. <i>ῥάχις</i> spina dorsi vid. num. 37	(3) de la base d'un rivage en pierre, d'une falaise
	<i>rekd</i> & <i>rukud</i>	a	in culmine quasi consistere	s'installer pour ainsi dire au sommet		Belg. rug. vid. supra num. 37	
88	<i>Rikkakon</i>	a	servus, mancipium	servitude, alienation	<i>Ruckh</i> Ol. ein Eighenthum, eigen Land		
	<i>rykk</i>	a	servitus, mancipii status	servitude, aliénation			
	<i>rakijkon</i>	a	res acquisita, quam certo constat ab alio	chose acquise, dont il est établi clairement qu'un autre la possède			

			possideri				
89	<i>Rafaa</i>	a	convaluit, coaluit vulnus	guérir, cicatriser	<i>Rufe.</i> Belg. roef, roof, rove, roove	crusta ulceris.	croûte d'une blessure
90	<i>Rafaa</i>	a	alta voce fuit	... à haute voix	<i>Ruffen, Ruf</i>		
	<i>rufaah-ton</i>	a	elatio vocis	action d'élever la voix	Belg. <i>roepen.</i> Anglo Sax. rof, rofe	clarus, insignis, illustris, praestans	célèbre, illustre, remarquable, éminent, qui excelle
	<i>raefon</i>	a	cum quis inclarescit, cum quid evulgatur	lorsque quelqu'un se distingue, lorsque quelque chose est divulgué (révélé à tous)			
	<i>Rufaet</i>		elatio vocis	voix forte			
91	<i>Raha</i>	a	quievit	se reposer	<i>ruhen</i>		
	<i>rahwon</i>		quies	repos, calme			
	<i>rehin</i>	a	tranquilla vita	existence tranquille			
92	<i>Ramam</i>	h	attolli, elevari	être porté, soulevé	<i>Rümen.</i> <i>Sich rümen,</i> esserre se. Belg. <i>roemen</i>	esserre laudibus.	
	<i>rum</i>	h	Extulit se, altus, exaltatus fuit	s'enorgueillir			
93	<i>Rewn & run</i>	a	extrema consultatio	dernière question ou délibération	<i>Runa</i>	consilium	délibération
94	<i>ruste</i>	p	pagus. it.	bourg, village	Lat. & Gall. <i>Rusticus</i>		relatif à la campagne
	<i>rustak & rustai. rustar</i>	p	paganus, pagi incola	paysan, villageois ; habitant d'un village	<i>rustique, rustaud, rustre</i>		rustique, rustaud, rustre
95	<i>Resed & rused</i>	a	bene dirigi rectoque ductu uti. it. recti studium, directio	être bien dirigé et avoir une conduite droite ; étude du droit chemin	<i>Rüsten</i>	in ordinem redigere, instruere, parare	revenir en ordre ; insérer, assembler, apprêter, arranger
	<i>rüsti</i>	a	directio in bonam viam	mettre dans la bonne voie			
	<i>restet, rüst</i>	p	ordo, series	ordre ; enchaînement, rangée			
96	<i>rus-chchata & ruse-hechon</i>	c	nates	fesses, croupion	<i>Rutschen</i>	per nates moveri	mouvement des fesses